389
Col-Fle
01
v.2
SMRS

LES

CONTES NOIRS,

OU LES

FRAYEURS POPULAIRES.

II.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

Le Sorcier Agrippa.

J. B. Leroy del. J. H. Adam sculp.

IMP.ie LIBRAIRIE
COLINETTE-FLEURY
A BAUGÉ.

LES

CONTES NOIRS,

OU LES

FRAYEURS POPULAIRES;

Nouvelles, Contes, Aventures merveilleuses, bizarres et singulières, Anecdotes inédites, etc., sur les Apparitions, les Diables, les Spectres, les Revenans, les Fantômes, les Brigands, etc.;

PAR J. S. C. DE SAINT-ALBIN.

Des spectres, des fantômes nocturnes, des monstres, des prodiges, des songes, et les prestiges de la magie et de l'enfer...

Trad. d'HORACE.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ P. MONGIE, L'AINÉ, LIBRAIRE,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N°. 18.
1818.

LES

CONTES NOIRS,

OU LES

FRAYEURS POPULAIRES.

LE SORCIER AGRIPPA.

Agrippa avait toujours désiré d'apprendre la magie. Il s'était donné toutes les peines du monde pour obliger le diable à se montrer à lui, sans qu'il eût encore daigné lui laisser voir sa face. Apparemment qu'il voulait éprouver sa constance ; car on sait qu'ordinairement il ne se fait pas long-temps prier.

Un soir que ce grand homme s'était égaré, en songeant aux puissances in-

fernales, il fut surpris par la nuit au milieu d'un bois, et comme il ne savait de quel côté tourner ses pas, il allait se coucher au pied d'un arbre, lorsqu'il aperçut un esprit follet sous la figure d'une flamme brillante, qui lui fit signe de le suivre.

Il s'avança sans hésiter; et après avoir marché une bonne heure, l'esprit follet se fondit dans un marais au bord duquel était un gros arbre. Il pensa, en homme sensé, que cet arbre était mystérieux; c'est pourquoi, à force de chercher, il ne tarda pas à découvrir qu'on y avait pratiqué une petite porte. Il se hâta de l'ouvrir, et descendit par un petit escalier noir, dans une caverne obscure et profonde, éclairée faiblement par quelques lampes sépulcrales.

Il s'arrêta pour examiner le lieu où il se trouvait, et vit sortir du fond de la grotte un gros homme, haut de

quatre pieds, couronné de six petites cornes, et tenant en main une longue baguette noire. Ses vêtemens étaient bruns, et la couleur de son visage d'un roux très-foncé. La lèvre inférieure lui tombait sur l'estomac. Il paraissait fort vieux; et le temps ne lui avait laissé que sept dents, quatre en haut et trois en bas, qui, longues d'un bon doigt, se croisaient admirablement et lui donnaient un aspect vraiment épouvantable.

Agrippa, tout intrépide qu'il était, frémit de peur, en voyant cette physionomie extraordinaire, et voulut prendre la fuite; mais le gros homme fit un signe avec sa baguette, et le nouveau venu eut beau pousser contre l'air, il ne put bouger de sa place.
» Ma mine t'effraierait-t-elle?... dit le
» maître de la grotte en souriant gra-
» cieusement; sois tranquille, tu seras
» ici le bien reçu; car j'ai de l'affec-
» tion pour toi. — Qui êtes-vous

» donc ? demanda Agrippa. — Je suis, » répondit l'homme noir, le fameux » sorcier Merlin, fils du diable Léo- » nard. Il y a six cents ans que je vis » ici fort tranquille, par le moyen de » l'or potable. Je sais bien que je » commence un peu à vieillir ; mais » quand je me trouverai trop décré- » pit, j'irai retrouver ma famille. Pour » toi, je te veux du bien, parce que » je te vois curieux de suivre mes tra- » ces ; c'est pourquoi, si tu te tires » avec courage des épreuves que je » te prépare, tu deviendras bientôt » aussi fameux que moi. — Ah ! mon- » seigneur, s'écria Agrippa tout » joyeux, tous mes vœux vont donc » être comblés ! »

Merlin, le voyant bien décidé, marmotta quelques paroles qui produisirent un grand coup de tonnerre ; la grotte trembla, et Agrippa se sentit emporté dans un tourbillon avec son protecteur.

Il se trouva dans un pays qu'il ne connaissait point ; et Merlin lui dit : « Tu marcheras toujours devant toi, » jusqu'à ce que tu rencontres la » femme blanche ; tu lui diras que » c'est moi qui t'envoie à elle, et tu » apprendras ce que tu veux savoir. » Mais comme ce voyage doit durer » quinze jours et que je ne peux t'ac- » compagner plus loin, voici quinze » pastilles qui te suffiront pour la » route. » Après ces mots, il le quitta.

« Parbleu ! dit Agrippa, quand il » fut seul, voilà une bonne pâte » de sorcier ! On a bien raison de » dire qu'on trouve en cherchant ; si » je n'avais pas eu autant de persévé- » rance, je ne serais pas aujourd'hui » à la veille d'apprendre le fin de la » magie... Mais quinze pastilles pour » quinze jours, c'en est justement une » chaque matin. Voyons, j'en dois

» d'abord manger une avant de me
» mettre en route ; j'y trouverai peut-
» être des forces.... »

En même temps, il avala la première pastille, qui lui sembla délicieuse, et il commença à marcher. Chemin faisant, il ne put s'empêcher d'en manger deux autres ; et s'il ne fit pas un plus grand dégât dans la boîte, c'est qu'il se piquait d'être fort sobre. Il avança raisonnablement sa route ce jour-là, et passa la nuit au pied d'un arbre qui se rencontra à propos sur le bord du sentier qu'il suivait.

Le second jour, il ouvrit la boîte, et eut toutes les peines du monde à s'empêcher d'avaler plus de cinq pastilles. Le troisième jour, il mangea les sept autres, prétendant qu'il marcherait mieux, lorsqu'il n'aurait plus sur soi ce sujet de tentation, et qu'elles seraient aussi-bien dans son ventre que dans sa poche.

Mais le quatrième jour, quand il voulut se remettre en marche, il eut faim ; et n'ayant rien pour l'apaiser, il se sentit affaiblir étrangement et se repentit de sa gourmandise. Néanmoins comme les aboiemens immodérés de son estomac redoublaient, et qu'il se désespérait de perdre ses forces à chaque pas, il s'arrêta pour méditer à ce qu'il devait faire, et chercher des yeux quelque aliment dans la vaste plaine où il se trouvait.

Mais il ne découvrit rien, qu'une petite poule noire qui venait à lui à tire d'aile et s'abattit à ses pieds. Agrippa, comprenant ce que cela signifiait, lui tordit le cou, l'ouvrit, goba un œuf qu'elle avait dans le corps, et qui le restaura merveilleusement ; puis creusant un trou, il enterra la poule à un pied de terre, en prononçant certaines paroles qu'il savait depuis long-temps. Aussitôt un

manche à balai se vint placer entre ses jambes, l'enleva fort lestement et se mit à galoper avec tant de vitesse, que l'Andalousie ne produira jamais de coursiers aussi agiles.

En moins d'une heure, cette monture magique le déposa au pied d'une haute montagne et s'envola sans que le chercheur d'aventures pût savoir où elle allait ; mais il reconnut bien que ce service lui venait encore du sage Merlin, et lui en rendit grâces dans le fond de son cœur.

Cependant il ignorait s'il devait côtoyer la montagne ou monter au sommet ; et comme elle était fort escarpée, il ne se sentait pas grand désir d'en connaître les curiosités ; lorsque abaissant les yeux, il aperçut sous un buisson un petit nain, haut d'une coudée qui lui faisait signe d'approcher. Agrippa, tout en le saluant, s'étonna de le voir si mal bâti ; car il

avait une épaisse barbe fourchue, tirant sur le jaune, un tapabor en pain de sucre snr la tête, une petite queue de lézard et deux pieds de bouc ; son front était décoré de deux cornes bien effilées : cette dernière circonstance lui fit présumer que ce pouvait être un diable ; et il suspendit son jugement, sachant par expérience, que, comme l'a dit sagement Ésope, un vase ridicule et difforme peut contenir une liqueur excellente.

Le voyageur s'avança donc et demanda au nain s'il pouvait lui indiquer sa route. — « Certainement, ré-
» pondit-il, je suis le petit diable que
» vous appelez, vous autres, maître
» Martinet ; c'est moi qui remets les
» gens dans le bon chemin, et surtout
» ceux de ton espèce. Viens, et sois
» tranquille. »

En même temps, il prit Agrippa par la main, et après l'avoir fait mar-

cher quelques instans autour de la montagne, il s'arrêta au bord d'un escarpement extrêmement roide ; il frappa du poing sur une grosse caisse qui se trouvait là exprès; et le bruit épouvantable que ce coup produisit, fit sortir d'un trou le bouc noir. C'était le Pégase de ceux qui voulaient escalader cette montagne.

Le petit diable lui dit de porter Agrippa à la tour des sortilèges ; et le docile animal se vint présenter devant lui. Agrippa lui sauta sur le dos, serra la main de maître Martinet, en lui disant adieu, et fut en un clin d'œil à la porte de la tour. Il remercia son porteur qui s'en retourna paisiblement à son gîte.

Agrippa monta l'escalier de la tour qui était de cent onze marches, et entra dans une salle ronde, au milieu de laquelle était servi un repas appétissant. Son couvert était mis, il se

plaça donc bien vite à table, et mangea de la bonne façon. Ce qui le surprit, c'est que tous les mets étaient à la sauce blanche et qu'il était servi par des farfadets qui se rendaient à tout instant invisibles et ne répondaient à aucune de ses questions. Quoiqu'il soit assez rude à un honnête homme de perdre ainsi ses paroles, Agrippa n'en étranglait pas moins ses morceaux et buvait le vin blanc à plein verre.

Après qu'il eut dîné, il entendit un grand coup de tonnerre, et vit entrer, au milieu des éclairs les plus brillans, une troupe de chats, gros comme des bœufs, ayant chacun trois têtes, et une housse de damas violet sur la croupière. Ils marchaient deux à deux, en bon ordre, et précédaient le palanquin de la femme blanche. Ses vêtemens, ses yeux, sa figure, ses mains, ses cheveux, étaient d'une blancheur

qui pouvaient le disputer à la neige ; et les quatre diables qui la portaient étaient blancs comme elle.

Elle s'arrêta au milieu de la salle. Agrippa, qui s'était levé à la vue du cortége, alla au-devant de la dame d'un pas assez mal assuré, soit qu'il fût en ce moment un peu timide, soit qu'il eût alors une petite pointe de vin. « Je sais ce qui t'amène, lui » dit la femme blanche, et la mère du » sage Merlin n'a rien à refuser à son » fils. Tu veux connaître la magie ; il » est de notre devoir de te l'apprendre, puisque ce bienfait doit tourner à notre honneur et gloire. Un » de mes gardes va te conduire à la » chambre des épreuves ; tu t'empareras d'une des boîtes qui renferment l'onguent miton-mitaine, que » le diable, mon époux, grand maître des sabbats, donne à ses protégés pour guérir les blessures, jeter

» les sorts, remédier aux maléfices, » et graisser les cuisses de ceux qui » vont au sabbat. »

Alors la dame fit un geste, et l'un des chats à trois têtes prit la main d'Agrippa qu'il conduisit à la chambre des épreuves, en lui recommandant de ne point reculer, et de dire dans toutes ses frayeurs : *Kor*, *mor*, *nor*, *por !* en mettant une main sur la tête, et l'autre sur les fesses.

Le héros marcha vers un coin de la salle que son guide lui avait désigné ; et aperçut, sur une estrade noire, le grand dragon rouge, qui tenait entre ses griffes les boîtes d'onguent et paraissait endormi. Il avança la main pour se saisir de ce qu'il cherchait, et le dragon rouge se réveillant aussitôt, ouvrit une gueule énorme et montra les dents à l'audacieux Agrippa.

Celui-ci, résolu à brusquer les choses, et encore tout frais averti par le

chat à trois têtes, se campa fièrement devant le dragon dans la posture d'ordonnance et récita les mots mystérieux. Le gardien satisfait, et ne regardant plus l'étranger comme un profane, laissa tomber une des boîtes.

Agrippa se baissa pour la ramasser. Mais, à la vue d'un petit serpent qui faisait plusieurs cercles à l'entour et lui sifflait au nez d'un air mutin, il recula lestement et sentit un mouvement de frayeur. A l'instant, le serpent se développa, devint gros comme une poutre et long de plusieurs aunes, et courut sur le chercheur de graisses pour l'étrangler.

Agrippa se ressouvint fort heureusement de ce qu'il avait à faire. Il plaça les mains et dit les paroles, en faisant la grimace, et le serpent s'évanouit en fumée.

Il fallait que cet homme-là fût bien intrépide; car, malgré toutes les peurs

qu'il venait d'avoir, il se baissa de nouveau et ramassa hardiment la boîte. Comme chacun est curieux de savoir ce qu'il possède, il l'ouvrit et il en sortit un crapaud, vêtu de velours cramoisi, qui se mit à courir par la chambre, en hurlant comme un petit loup de six mois.

A sa voix, il se fit un bruit sourd qui annonçait quelque nouvelle apparition. C'était celle du grand diable Léonard. Celui-là est assez bien fait et ne se montre guère que sous des formes supportables. Il se présenta alors à Agrippa en cavalier botté et éperonné, portant l'épée au côté droit. Il n'avait de difformes que ses deux cornes, qu'il n'abandonnait jamais, pour faire voir sa profession.

Il prit la boîte d'Agrippa, l'emplit d'onguent et la lui remit entre les mains, en lui disant que ses expériences étaient finies, qu'aucun des en-

fans des hommes ne s'était montré aussi courageux que lui, et qu'il serait, après Merlin, le premier sorcier du monde. Je vais te conduire au sabbat, continua-t-il, pour te recevoir en cérémonie. En achevant ces mots, Léonard le saisit par le bras, Agrippa s'oignit habilement les cuisses, et ils volèrent tous deux le plus joliment du monde à la grande assemblée.

Les convives attendaient sous un chêne leur vénérable chef. Léonard les voyant réunis, se rangea bien vite à son devoir et alla s'asseoir sur le trône, au milieu du cercle aride où le sabbat allait se célébrer. Agrippa fut frappé singulièrement de le voir sitôt changé de forme ; c'était, il n'y a qu'un instant, un homme bien taillé ; c'est maintenant un grand bouc plein de gravité, ayant trois cornes au front, dont la plus haute jette un éclat

éblouissant. Il a de plus un visage au derrière, entre la queue et les fesses.

Tandis qu'Agrippa le considérait, des sorcières qui battaient l'eau avec des gaules blanches firent gronder le tonnerre et tomber la grêle. Les ténèbres s'épaissirent et le lieu ne fut plus éclairé que par la corne lumineuse du grand diable Léonard.

Alors le maître des cérémonies donna le signal de l'adoration ; tous les assistans s'avancèrent vers leur doyen et lui baisèrent à genoux le visage de derrière, en tenant la chandelle à la main. Agrippa, son tour venu, prit, comme tous les autres, la chandelle des mains d'un petit diable qui n'avait pas de bras, et baisa le postérieur de Léonard.

Ensuite le maître des sabbats le présenta aux sorciers en qualité de frère, et lui donna un coup de corne au bas

de l'épine du dos pour le marquer du grand signe. Après quoi on s'assit au banquet.

Léonard fut de fort bonne humeur, et eut soin de bien fêter son nouvel hôte.

Dès qu'on eut mangé, on commença les danses ; et chacun prit les divertissemens qu'il voulut. Le doyen envoya à Agrippa un joli diable femelle avec qui le nouveau sorcier s'émancipa plus d'une fois. Enfin le coq chanta, tous les sorciers se dispersèrent, et Agrippa se retrouva dans son lit avec sa diablesse qui ne le quitta plus, le suivant depuis sous la figure d'un chien noir, et ne reprenant sa forme gracieuse que pendant la nuit.

Agrippa devint, comme il l'avait désiré, un sorcier fort célèbre ; et, quoiqu'on ait dans le temps publié sa mort, on assure qu'il vit toujours et

qu'il vivra long-temps encore dans les montagnes des Pyrénées, d'où il envoie de temps en temps ses influences sur la terre.

mmmmm

LE CHATEAU DU DIABLE.

Non loin de la ville d'Utrecht, le peuple montre avec effroi le château du Diable. C'est un édifice hideux et bizarre, bâti de rocailles et décoré de peintures effrayantes, de monstres, de démons à longues queues, de bas-reliefs représentant des damnés, des flammes et tout ce que l'imagination a placé de plus horrible aux enfers.

Depuis bien des années, nul n'osait habiter ce lugubre manoir. Le diable, disait-on, en avait fait son séjour. Il y venait, le treize de tous les mois, faire le sabbat, célébrer ses orgies; et de mémoire d'homme, on citait bien vingt personnes qui avaient eu le cou cassé, en cherchant imprudemment à passer la nuit dans un lieu si dangereux.

On racontait-là dessus plusieurs histoires effroyables qui faisaient dresser les cheveux et glaçaient le sang jusque dans le cœur.

Cependant un jeune seigneur hollandais, indocile aux leçons de l'expérience, fut assez hardi pour visiter le château du Diable. Il fit plus ; il se décida à y passer quelques nuits et à examiner de près la conduite de ceux qui le hantaient. Mais il eut la précaution de se faire accompagner de deux valets robustes et courageux et d'un enchanteur habile, devant qui toutes les puissances de l'enfer n'osaient dire un mot.

En conséquence, le treize du mois de novembre, il se rendit bien armé, avec ses trois compagnons, dans l'enceinte redoutée du château du Diable. Le silence qui régnait dans les cours et dans les galeries, ne les effraya point, et ils se disposaient à entrer

dans la première salle, quand il se présenta une vieille femme qui leur défendit d'approcher.

Le jeune seigneur se sentit en même temps frappé d'une main invisible qui le tenait immobile et l'empêchait de faire un pas. Il se tourna vers l'enchanteur et réclama son secours. Celui-ci, reconnaissant les prestiges du diable, conjura la vieille femme qui, changeant tout à coup de forme, s'enleva sous la figure d'un griffon. Mais, voulant se vanger du tour qu'on lui jouait, elle s'arrêta sur les deux valets de chambre qui suivaient les pas de leur maître, et les empoignant tous deux par le bout du nez, elle les emporta malgré leurs cris, et s'envola avec eux si haut et si vite qu'on n'eut pas le temps de la voir opérer. Le magicien ne sut trop que dire à cela; il promit toutefois au jeune seigneur de les lui faire rendre le lendemain; après quoi,

ils s'avancèrent dans les premières salles, où ils ne trouvèrent que le désert, le silence et quelques ossemens à moitié réduits en poussière.

Ils pénétrèrent enfin à la porte du salon principal. Le bruit qu'on y entendait, contrastait tellement avec le calme éternel de ces lieux, que le jeune seigneur ne put se défendre d'un mouvemement de crainte. « Rassurez-» vous, lui dit l'enchanteur, vous n'a-» vez rien à redouter près de moi. » En disant ces mots, il lui mit au cou une amulette enchantée et ouvrit la porte. Un ours énorme, étendu au milieu de la chambre, se leva brusquement et vint à lui en poussant des hurlemens terribles. Le jeune homme stupéfait n'eut que la force de tirer son épée qui se brisa, en touchant le monstre... Cet accident le fit tomber à la renverse ; et il ne revint à lui que quand, d'un signe tout puissant, l'en-

chanteur eut forcé l'ours endiablé à sortir en rugissant.

L'animal ne fut pas plutôt dehors qu'on vit tomber, du milieu du plafond, des gouttes de sang qui se succédaient trois par trois, de seconde en seconde,..... et des quatre coins de la salle, on entendit des gémissemens plaintifs.....« Où sommes-nous, » grand Dieu ! s'écria le jeune homme. » Il s'avança vers l'un des coins du salon, et aperçut sur un lit ensanglanté, un squelette chargé de chaînes, dont le cœur, par un prodige inouï, battait encore au milieu des ossemens desséchés. Les yeux restaient aussi et se roulaient avec une rapidité horrible dans leurs orbites décharnés.....

Le magicien, craignant qu'un plus long examen ne troublât l'esprit du jeune seigneur, en lui présentant de nouvelles horreurs, fit une conjura-

tion, tourné vers le soleil levant, et il s'éleva du milieu de la salle une branche de myrte vert, qu'il brûla avec des cérémonies magiques. Le charme ne fut pas plus tôt achevé, que tout changea en un instant. Ce repaire de morts devint un appartement magnifiquement paré; un souper délicat fut servi, par des mains invisibles, sur une table de marbre, et, les frayeurs étant un peu dissipées, les deux amis se mirent à table, et se restaurèrent avec la cuisine du diable.

Comme ils étaient au dessert, il se fit entendre un grand bruit extérieur; la nuit vint subitement, la foudre gronda, l'éclair sillonna l'obscurité de l'air; et jamais le fracas d'une artillerie complète n'égala le bruit qui se fit alors dans les environs du château du diable. Enfin, la foudre tomba sur la table et l'engloutit; la salle parut enflammée, le plafond s'entr'ouvrit, et

il en tomba une légion de monstres vomis par l'enfer, qui commencèrent à danser, de la façon la plus grotesque, en attendant le reste de la bande ; elle s'augmentait de minute en minute. Des démons ailés, des démons cornus, des démons ardens, des sorciers à cheval sur des boucs, des sorcières à califourchon sur des manches à balai, descendaient par le trou du plafond et dansaient de toutes leurs forces, du moment qu'ils mettaient pied à terre. Le magicien s'était rendu invisible à toute cette troupe, et avait fait partager cette propriété à celui qu'il protégeait. Une vieille sorcière parut bientôt, apportant un petit enfant nouveau-né, qu'on égorgea dans un coin, et qu'on fit rôtir pour le banquet. Enfin, il tomba d'en haut une grande cruche noire, devant laquelle chacun se prosterna respectueusement. Le diable en sortit, et les danses recommencèrent.

Mais si les deux étrangers avaient pu échapper aux regards de la bande infernale, ils ne trompèrent point les yeux clairvoyans du grand maître des sabbats. Il poussa un grand cri ; le voile magique, qui couvrait le jeune seigneur et le magicien, s'évanouit pour tout le monde, et la troupe entière s'envola en hurlant. Le plafond se referma ; l'obscurité revint, et le silence avec elle.

«—Allons nous coucher, dit le magicien..... — Quoi!... ici?... — Pourquoi non?..... — Mais le diable peut venir... — nous tirer par les pieds?... N'ayez pas peur, je suis là.» En même temps il se jeta sur le lit du spectre qui avait causé tant d'effroi au jeune seigneur, et lui conseilla d'en faire autant. Celui-ci le fit en tremblant, n'osant démentir tout-à-fait sa réputation de courage, mais gémissant de la nécessité de la soutenir contre de si

rudes épreuves. Il est inutile de dire qu'il ne dormit point; d'ailleurs, il n'en eut pas le temps, car à peine fut-il couché auprès de l'enchanteur, que le bruit des chaînes leur fit lever la tête. Le spectre dont ils occupaient le lit parut devant eux et s'écria : « Mal-» heur à qui trouble ceux qui repo-» sent dans le sein de la mort!.. » Et, comme on ne lui répondait pas, il s'avança vers les deux étrangers pour leur tordre le cou.—Arrête, dit d'une voix forte l'intrépide magicien; je t'ordonne de me dire qui tu es? ce que tu veux? d'où tu viens?... Le spectre étonné trembla devant son maître; et, reconnaissant que toute résistance était vaine, il parla en ces termes :

— Pourquoi me forces-tu à rompre le silence que je garde depuis cent ans?... Je me nomme *Lenderbonn;* celui qui fonda ce château me prit à

son service dans mes jeunes années. Il n'était point marié. Un soir qu'il se baignait pendant un beau clair de lune, il aperçut à quelques pas de lui une jeune personne qui se noyait: voler à son secours, la saisir, la sauver, tout cela ne fut qu'un mouvement. La jeune fille était belle, il l'épousa; mais elle aimait la solitude, et il vint avec elle habiter ce séjour, devenu si fameux. Son épouse lui donna un fils; mais à peine fut-il venu au monde, qu'elle disparut avec lui. Les sages du temps, consultés là-dessus, répondirent que mon maître, en croyant épouser une femme, avait épousé un démon succube; et ils devinèrent juste. Cette nouvelle le frappa tellement, qu'il jura de passer désormais ses jours dans un éternel célibat. Ses plus douces occupations étaient depuis lors, la chasse et la pêche. Un jour que je parcourais avec lui la forêt voisine,

il m'aperçut derrière un arbre touffu, me prit pour un loup, et m'envoya dans l'autre monde. Je ne fus pas peu étonné d'y trouver sa femme; « Lenderbonn, me dit-elle, retourne » sur la terre, j'y ai laissé un époux » qui me fut *infidèle*, ainsi que mon » art me l'a appris; donne-lui la » mort..... » Je fus forcé d'obéir; et depuis, j'ai étouffé de même tous les mortels qui ont osé pénétrer jusqu'ici. Mais, quoique je ne sois coupable que par force, je subis pourtant chaque jour la punition des meurtres que je commets, et le sacrifice d'une poule noire par une main innocente peut seul mettre un terme à mes supplices...

Le magicien satisfait promit au spectre de le délivrer de ses peines, s'il voulait lui ramener les deux valets que la vieille avait emportés. La chose fut faite en un instant; les quatre

compagnons sortirent du château, et le désensorcelèrent le lendemain, en sacrifiant la poule noire.

= On doit chercher partout un but moral. En conséquence j'observe ici qu'il ne faut plus s'étonner si les femmes veulent qu'on leur soit fidèle, puisque le diable étrangle ceux qui ne le sont pas.

L'AUBERGE ISOLÉE,

ANECDOTE.

Un marchand juif de la ville d'Avallon, revenant d'un long voyage de commerce, était obligé de traverser une forêt de la Lorraine, fort étendue, et où l'on ne pouvait s'arrêter que dans une méchante auberge assez mal renommée. Quoiqu'on le dissuadât d'aller outre, avant le lendemain, comme il avait encore quelques heures de jour, et qu'il était pressé d'ailleurs par le désir de revoir sa famille, il ne voulut rien écouter et se hasarda seul dans le bois. Il était néanmoins accompagné d'un chien vigoureux et fidèle, et était monté sur un bon cheval.

La nuit ne tarda pas à étendre ses voiles et rendit plus obscure encore cette forêt, où le soleil ne pénétrait jamais. Comme il marchait avec précaution, à cause des trous et des fondrières qui garnissaient la route, il crut bientôt entendre du bruit à peu de distance. Il écouta attentivement, et reconnut plusieurs voix tout proche de lui. Il voulut presser son cheval qui mit le pied dans une ornière et se renversa. Aussitôt trois grands diables, armés jusqu'aux dents, lui portent le poignard sous la gorge et lui demandent sa bourse. Comme c'était le fruit de ses longs travaux et de ses voyages, le marchand tenait à la conserver, et cette proposition lui saignait le cœur, quand son chien vint à son secours.

L'animal généreux, qui tient sa vie pour rien lorsque celle de son maître est en danger, se précipita sur le plus

déterminé des trois assassins et le mit en un instant hors d'état de nuire. Les deux autres qui craignaient pour eux le même sort, ne lui laissèrent pas le temps de venir sur eux, et lui lâchèrent leurs pistolets dans la tête.

Mais cette diversion donna au Juif le moyen de s'échapper. Il se coula le long des arbres qui bordaient la route; et, dès qu'il se crut assez éloigné du danger, il se coucha dans un fossé rempli d'herbe, ou plutôt il y tomba à demi-mort; car la frayeur avait glacé ses sens et l'avait privé de toutes ses forces. Il attendit là en tremblant que le ciel daignât le secourir, et il eût encore le surcroît d'alarme, d'entendre les deux brigands passer plusieurs fois tout près de lui, le cherchant avec des juremens et des imprécations effroyables.

Enfin, quand tout fut rentré dans le calme et qu'il se crut bien seul, il

ranima tout son courage, se leva et marcha doucement à la recherche d'un gîte plus commode. Il aperçut au bout d'un quart d'heure, l'auberge dont on lui avait parlé, et se décida à y entrer, en regrettant son cheval et surtout son pauvre chien. Il frappe à la porte ; on lui ouvre, non sans l'avoir fait long-temps attendre.

La mine sinistre de l'aubergiste et de son fils, le mouvement que sa vue leur fait faire, leurs habits souillés de boue et de sang, et peut-être la disposition de son esprit, ou plutôt ces pressentimens secrets qui ne trompent guère, tout l'effraie, et lui dit que ces hommes sont ses deux assassins qu'il n'a pu distinguer dans l'obscurité du bois et de la nuit. Son effroi redouble quand il voit entrer la femme toute en larmes, et pleurant, lui dit-elle, la mort de son autre fils qui vient de mourir.... Néanmoins il ne témoigne

rien et demande à souper ; on le conduit dans une chambre puante, où on lui sert une omelette, du vin, et on le laisse en emportant la clef.

Cette nouvelle circonstance achève de l'épouvanter. Il examine sa chambre, cherche à en sortir ; mais il n'y a qu'une fenêtre, et le volet en est solidement fermé au dehors : le bruit pourrait le trahir.... Il va à son lit qui n'a point de rideaux ; il regarde le dedans de l'alcove et aperçoit au-dessus du traversin un grand trou dans le plancher, fermé avec des planches mal jointes. Le malheureux Juif croit alors toucher à sa dernière heure ; il se promène avec agitation, et sent auprès de la cheminée une espèce de trappe qui fléchit sous ses pas. Après avoir long-temps hésité, il la lève ; c'est un trou qui renferme une vingtaine de cadavres nus.... « Grand Dieu ! dit-il » en lui-même, je suis perdu !... père

» Abraham ! Daignez me tirer de ce
» repaire ; si je survis à cette nuit
» épouvantable, je serai le plus hon-
» nête homme du monde. »

Après cette prière, il se trouve plus fort, court de nouveau examiner son lit ; les draps sont teints de sang !.... mais les momens sont précieux ; il se hâte de profiter d'une idée salutaire que le ciel lui envoie. Il cache dans la paille du lit, l'omelette qu'il soupçonne empoisonnée, se déshabille, tire de la trappe celui des cadavres qui lui paraît le plus frais, le revêt de sa chemise, le couche dans le lit ; et lui, nu comme un ver, descend dans le trou avec sa bourse, referme la trappe sur lui et se blottit sous les corps morts.

A peine y était-il immobile, qu'il entendit marcher au-dessus de sa chambre. L'aubergiste, sa femme et son fils ôtèrent les planches qui cou-

vraient l'ouverture que le marchand avait vue au haut du lit. « Il est temps, » dit la femme. — Est-il bien en- » dormi ? demanda le mari. — Oui, » oui, répondit le fils; il dort comme » un capucin.—Bien, ajouta le père ; » il dormira encore long-temps. » Aussitôt ils laissèrent tomber sur le cadavre une meule de plomb qui le brisa une seconde fois ; et, les planches remises, ils se retirèrent.

On juge aisément quelle fut alors la situation du pauvre marchand, combien il s'applaudit de son invention et les saintes résolutions qu'il devait faire. Il était tellement troublé, qu'il ne s'apercevait point de l'odeur insupportable, ni du voisinage des cadavres qui partageaient son triste lit.

Mais environ une heure après sa première expédition, l'aubergiste entra dans la chambre, toujours accompagné de sa femme et de son fils. Il

ôta la masse de plomb, qu'il avait jetée sur l'estomac du mort, et le trouvant déjà glacé : « Diable ! dit-il, » il est tout froid. L'omelette avait » opéré, à ce qu'il paraît. Mais je t'as- » sure, femme, que je ne crois pas » me tromper, quand je te dis que » c'est là l'homme que nous avons at- » taqué dans le bois, et dont le chien » a étranglé Jérôme.... » Et tout en disant ces mots, il prit le cadavre et le jeta dans la trappe avec les autres.

Sa femme et son fils cependant visitaient les habits et les poches du Juif, et n'y trouvant rien, non plus que sous le traversin, ni sur la table, que quelques pièces de monnaie, ils sortirent désespérés de n'avoir pas fait un meilleur coup.

Le jour parut bientôt ; et, comme on eut ouvert le volet de la fenêtre qui éclairait la chambre, le Juif aperçut à travers les jointures de la trappe

quelques rayons du soleil; et, remarquant que tout était calme, il se décida à sortir de ce lieu affreux où il avait passé une si mauvaise nuit.

Il se débarrassa comme il put, leva le couvercle de sa prison et remonta en tremblant dans la chambre mortelle. Il s'habilla lestement, car on n'avait encore rien emporté de ses vêtemens, sauta par la fenêtre et se mit à courir au hasard dans la forêt.

Il arriva dans un petit bourg, où il raconta tout ce qui lui était arrivé; le maire de l'endroit envoya deux paysans chercher un renfort de gendarmerie; et le soir, le marchand retourna plus rassuré à l'auberge, escorté d'une douzaine d'archers qui l'investirent. On s'empara de ceux qui l'habitaient, on visita les lieux, on connut leurs crimes; l'aubergiste, sa femme et son fils, terminèrent leur

vie dans les derniers supplices, et l'auberge fut rasée.

(Cette anecdote m'a été autrefois racontée par le marchand juif qui en fut le héros; et il m'a assuré qu'elle l'avait tellement effrayé, qu'il n'avait plus osé voyager depuis.)

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL,

NOUVELLE.

Madame Duparc était restée veuve à trente-cinq ans, avec une jeune fille de seize. La mère, qui était fort dévote, avait beaucoup de confiance au bienheureux saint Paul, son patron; et la fille, dont l'âme était apparemment moins attachée au ciel qu'à la terre, avait placé toute sa dévotion dans un jeune cousin extrêmement aimable, qui répondait à son amour avec toute la tendresse possible.

Charles Duparc avait vingt-deux ans; depuis long-temps il était accoutumé à voir sa jeune et jolie cousine, il avait formé la douce habitude de ne

plus voir qu'elle, de l'aimer, de le lui dire ; et il était rare qu'on ne les trouvât pas ensemble. Tous les soirs, ils se répétaient le serment d'être fidèles ; et cette union paraissait si bien assortie que rien probablement ne pouvait l'empêcher.

Cependant madame Duparc aurait mieux aimé que sa fille se fît religieuse, qualité qui était à ses yeux au-dessus de celle de reine. C'est pourquoi, avant de se décider absolument au mariage de Caroline, elle eût plutôt passé un an, sans toilette, qu'un jour sans prières. Elle conjurait saint Paul avec larmes et instances de daigner lui dire un mot là-dessus, et de se montrer à son humble servante. Elle priait si haut que saint Paul, se trouvant un soir dans son église, ne put l'entendre sans compassion, et lui dit gravement ces paroles: « Femme, » votre demande est juste, et je se-

» rais un saint de contrebande, si je
» n'y satisfaisais pas; retournez donc
» à votre maison, préparez-y, dans
» le silence, un repas pour vous et
» pour moi; j'irai ce soir souper avec
» vous; mais gardez-vous d'en dire
» mot à personne, et souvenez-vous
» bien qu'on ne sert les saints qu'en
» argenterie. »

Après ces mots, il se tut, et la pieuse femme s'en retourna chez elle, dans les plus vifs transports de joie: plus elle réfléchissait à cette aventure, plus elle s'applaudissait des grâces insignes que cette visite miraculeuse allait faire pleuvoir sur sa maison. Elle courut en toute hâte chez le père de Charles, et le pria de lui prêter son argenterie. — « Mais, ma sœur, lui
» dit-il, quelle ripaille faites-vous
» donc ce soir? — Que vous importe!
» répondit-elle, prêtez toujours. —
» Comment! continua le beau frère,

» voudriez - vous me faire un mys-
» tère?.... Vous invitez donc bien du
» monde? — Eh non, je n'invite per-
» sonne; mais dépêchons, car je suis
» pressée. — Le diable m'emporte!
» si je vous comprends! vous n'invi-
» tez personne!.... En ce cas votre
» argenterie doit vous suffire!....

Madame Duparc s'impatienta; mais son beau-frère, qui la connaissait pour une visionnaire, voulut absolument savoir de quoi il s'agissait, lui promettant une discretion à toute épreuve, tellement que la dame fut obligée de lui conter la chose. Il comprit à l'instant que son intention était louable, qu'on ne pouvait trop bien recevoir un si grand personnage, et lui donna ce qu'elle demandait, en lui demandant seulement l'honneur d'être présenté à saint Paul. Madame Duparc lui répondit que ce n'était pas en son pouvoir, que le saint ne voulait se

montrer qu'à elle, et se retira bien vite pour préparer le souper.

Dès qu'elle fut rentrée, elle fit retirer sa fille dans sa chambre, et recommanda expressément à sa domestique de dire au jeune Charles, lorsqu'il viendrait voir Caroline, qu'elle était sortie pour toute la soirée. Ensuite elle apprêta un souper magnifique, et se mit en prières, pour recevoir dignement le grand saint qui allait venir manger à sa table. Tandis qu'elle disait ses oraisons, elle entendit heurter à sa porte, et demanda qui c'était : une voix majestueuse qu'elle reconnut bientôt, lui répondit : *Ouvrez ; je suis saint Paul.* Elle faillit à se casser le cou, tant elle se précipita, et, quand la porte fut ouverte, elle vit paraître son protecteur, revêtu d'une longue robe avec le front chauve et la barbe à la romaine. Elle ne put s'empêcher de s'agenouiller et de baiser le bas de

sa robe. Pour lui, il se hâta de fermer sa porte, et lui dit : « Je ne suis pas » venu vous voir sous une forme céleste, de peur de vous épouvanter; » j'ai préféré me montrer à vous, tel » que les hommes m'ont vu autrefois; » vous êtes la première femme à qui » j'aie jamais accordé cette faveur. »

Elle le remercia avec ferveur, lui présenta un siége, et ils se mirent à table. Le saint examina tout, parut content de la richesse du service, et mangea comme s'il eût jeûné quinze jours dans le ciel. La dévote, plus occupée de le servir que de lui tenir tête, lui dit enfin qu'elle voulait le consulter sur le mariage de sa fille; et le saint, après après y avoir bien réfléchi, lui avoua que l'affaire était épineuse, que le mariage était une belle chose, mais que les hommes étaient devenus si méchans, que son salut était en grand danger avec un de ces gredins. Au

reste, continua-t-il, j'ai pris pour vous une telle affection, que, si vous êtes embarrassée de votre fille, je l'épouserai et je viendrai la voir en secret pendant la nuit, quand mes fonctions me permettront de m'échapper de là-haut. Vous voyez que je vous traite en enfant gâté; mais tel est mon caractère.

Madame Duparc tomba presque à la renverse de contentement et ne sut quels termes employer pour remercier son convive. L'horloge sonna onze heures, et la bonne mère proposa à saint Paul de le conduire sur-le-champ au lit de sa fille, pour consommer le mariage, se promettant déjà de se voir grand'mère d'un petit saint qui ferait les délices de toutes les âmes pieuses. Le saint allait probablement accepter, lorsqu'on frappa fortement à la porte. Saint-Paul interdit lui défendit d'ouvrir; mais une

voix terrible cria : *Ouvrez, ou je vais faire sauter les gonds.* Et comme on heurtait toujours plus fort, de manière que le saint et sa prosélyte ne s'entendaient plus, madame Duparc se décida à voir qui la demandait, comptant bien que, fût-ce le diable, il serait forcé de retourner à son chenil devant saint Paul. Quand la porte fut ouverte, elle fut bien plus surprise que d'abord, en reconnaissant dans l'étranger saint Pierre en grand costume et chargé d'un énorme trousseau de clefs. Le nouveau personnage s'avança dans la chambre et demanda à l'autre qui il était. Je suis saint Paul, répliqua-t-il fièrement. Et moi, continua le second, je suis saint Pierre; et je trouve bien étrange que tu sois sorti du paradis sans ma permission.

La dame, à ces discours, ne savait plus où elle en était, ni quelle pos-

ture tenir, quand il entra une douzaine de gendarmes à qui St. Pierre commanda de saisir le prisonnier échappé. On lui ôta sa barbe et sa longue robe, et le costume de saint Paul laissa voir, en disparaissant, un voleur armé de toutes pièces. On amena en même temps quelques-uns de ses compagnons qu'on trouva rôdant autour de la maison, et la pauvre femme éperdue apprit enfin que le prétendu saint Pierre était son beau-frère qui venait la sauver de la mort.

On conduisit les brigands en prison. Madame Duparc, toute honteuse de ses sottises, ne se repentit point d'avoir tout conté à son frère et ne sut mieux le remercier qu'en consentant enfin au mariage de sa fille avec le jeune Charles; ce mariage fut extrêmement heureux, et madame Duparc apprit une bonne fois que les saints sont trop bien dans le ciel pour s'amuser à venir rôder sur la terre.

LA BICHE AU GRENIER.

Un paysan d'un village de Picardie, ennuyé de vivre dans la pauvreté, alla trouver une sorcière qu'il avait aimée autrefois ; mais qu'il n'avait pu épouser, parce qu'elle allait au sabbat, et que le diable passait pour son mari, ou du moins en faisait les plus douces fonctions, et lui dit : « Or çà, » ma bonne voisine, vous qui êtes ri- » che autant qu'une reine de France, » il y a assez long-temps que vous me » laissez mourir de faim ; il faut bien » enfin que vous me fassiez un tanti- » net participant de votre bonheur. » — Ah ! ah ! répondit la vieille, tu » veux donc connaître aussi le grand » maître des sabbats. — Qu'à cela ne » tienne, si je peux devenir riche. —

» Eh bien ! viens me trouver ce soir
» à onze heures et demie. »

Claude, heureux déjà en espérance, ne manqua pas le rendez-vous. Aussitôt qu'il fut entré dans le manoir de la sorcière, elle ferma sa porte et alluma sept chandelles ; ensuite saisissant son grimoire et sa baguette magique, elle traça trois cercles autour d'elle, marmotta quelques conjurations qui remplirent la chambre de fumée, et appela l'esprit qui lui était soumis. Le plafond s'entr'ouvrit, et un petit démon ailé descendit sur la table. « A présent, dit-elle à Claude,
» vois si tu as du courage, et si tu
» pourras supporter la vue du grand
» diable, comme tu souffres celle de
» ce petit démon? — Oui, oui, ré-
» pondit le Picard, allez toujours. —
» Berith, continua la sorcière en s'a-
» dressant à l'esprit, apporte ce que
» tu sais bien. » L'esprit s'échappa, et

au bout de quelques minutes, il apporta la poule noire, qu'il donna à Claude. « Va-t-en avec cela, lui dit la » vieille, sur un chemin croisé ; fais » un trou de trois pieds de profon- » deur ; tu verras celui qui donne les » richesses et tu t'arrangeras avec » lui. »

Le paysan s'en alla fort content, fit ce que la sorcière lui avait prescrit, et vit, en levant la tête, le diable devant lui, entouré d'esprits follets qui jétaient une grande lumière dans les environs. « Que me veux-tu ? demanda le grand maître. — Je veux » que vous m'enrichissiez, monsei- » gneur, répondit Claude. — Eh ! » que me donneras-tu ?—Ce qui vous » fera plaisir, si je l'ai. — Ton âme. » — Mon âme ? — Oui. — Quand je » mourrai, à la bonne heure. — Pre- » nons un terme, je t'empêcherai de » mourir avant qu'il soit échu. — Eh

» bien ! voyons. — Combien veux-tu
» vivre encore d'années ? — Oh dame !
» je ne m'en lasserai pas si vite. — En
» ce cas, écoute-moi, je suis accom-
» modant, je consens à te laisser vi-
» vre jusqu'à ce que tu aies commis
» sept homicides. — Oh bien ! j'ai du
» temps devant moi. — Signe donc ? »

Le Diable alors lui fit écrire son nom, avec une plume de fer, sur une peau d'enfant égorgé, puis il lui donna une bourse qu'il devait trouver pleine tous les premiers du mois, et disparut.

Claude, au comble de la joie, regagna sa maison et se coucha avec sa bourse qu'il résolut de ne jamais quitter. Le lendemain il acheta une maison plus belle et plus vaste que celle qu'il occupait et s'y logea.

Il avait avec lui son frère cadet, et son père, vieillard presque aveugle, tous deux aussi pauvres, mais plus honnêtes que Claude. Du moment

qu'il se vit riche, il crut qu'il ne lui convenait pas d'habiter avec eux, leur ordonna de rester dans la maison paternelle et déclara qu'il voulait vivre seul.

Il acheta ensuite des terres, et se vit, en peu de temps, maître d'une fortune énorme, sans que personne pût savoir comment il l'avait acquise. Ses richesses augmentèrent la dureté naturelle de son cœur, et bien qu'il pût mettre, sans se gêner, son père et son frère à leur aise, il ne leur porta aucun secours, et leur dit qu'ils devaient travailler comme lui pour pouvoir se suffire. Le père serait probablement mort de misère, si le travail de son fils cadet n'eût soutenu ses vieux jours.

Cependant il survint une disette; la grêle avait ravagé les moissons, et détruit en une heure l'espoir et les travaux d'une année; les récoltes

étaient presque entièrement détruites par les fréquentes inondations, et la famine s'avançait à grands pas, avec l'hiver et la mort.

Claude avait encore recueilli, dans ses immenses propriétés, de quoi alimenter abondamment cent familles. Mais non content des richesses qui se reproduisaient chez lui tous les mois, et de ce qu'il avait su amasser; par ce calcul affreux de l'inhumanité et de la plus noire avarice, il résolut de garder ses grains jusqu'au retour du printemps, espérant les vendre plus cher, quand les autres greniers seraient vides.

Son frère qui avait repoussé la pensée de recourir à lui, tant qu'il avait pu gagner de quoi acheter du pain, manqua bientôt d'ouvrage. Dans une misère générale, les ateliers se ferment, les moyens d'existence s'éteignent pour le malheureux, les

cœurs se resserrent, et l'homme, devenu insensible, ne voit plus que ses propres besoins. La compassion meurt même dans l'homme qui a un cœur; et tel est humain dans les jours de l'abondance, qui laisse mourir le pauvre quand le temps est venu de lui tendre une main secourable.

Le frère de Claude, le malheureux Antoine, pressé par les besoins, et plus encore par la voix de la nature, par les cris déchirans de son père, qu'il voit descendre dans la tombe au milieu des horreurs de la faim, Antoine se hasarda à aborder son frère, qui ne le voyait qu'avec peine depuis long-temps.

Il lui exposa sa misère, et chercha à attendrir son cœur; mais ce cœur endurci ne pouvait plus s'amollir par des larmes, il repoussa dédaigneusement Antoine, en lui disant qu'il ne pouvait rien pour lui. En vain le frère

de ce barbare lui représenta son père à l'agonie, et la faim, de ses dents aigues, déjà prête à trancher douloureusement des jours que quatre-vingts hivers rendaient respectables et sacrés pour un fils; il prit Antoine par le bras, le reconduisit à sa porte qu'il ferma sans répondre un mot de plus.

Le malheureux retourna à la chaumière paternelle, il épargna au vieillard le récit de la dureté de Claude, lui fit entendre qu'il espérait lui apporter le lendemain quelques alimens et se jeta sur une botte de paille, où il passa la nuit à gémir.

Le père, à demi-expirant, l'appela le lendemain de grand matin, et lui demanda si son fils, son autre fils l'avait entièrement abandonné. Antoine lui répondit qu'il allait le trouver et qu'il ne tarderait pas à revenir.

Il se traîna jusqu'à la maison de Claude, car son corps affaibli par

plusieurs jours d'un jeûne rigoureux avait à peine conservé un reste de forces. Sa démarche fut aussi infructueuse que celle de la veille. » Eh » bien ! monstre ! cria-t-il à son frère, » ton père va mourir ; je sens que je » ne tarderai pas à le suivre, et nos » âmes indignées viendront te repro- » cher ton crime. »

Il alla ensuite implorer le secours de ses autres parens ; et partout il trouva le tableau de l'affreuse indigence, et la mort embarrassée du choix de ses victimes. Claude était le plus riche du village et le seul qui pût sauver les malheureux qui l'habitaient. La plainte s'évanouissait à la porte de son repaire, et sa lâche avarice ne laissait que la tombe à ceux qu'il pouvait empêcher de mourir.

Antoine, en rentrant chez lui, trouva son père si affaibli, qu'il n'eut que le temps de recevoir son dernier soupir.

Cette mort horrible augmenta son désespoir, et le désespoir acheva de briser ses organes ; il tomba à côté du vieillard et s'endormit péniblement du dernier sommeil.

Claude insensible à ce point à la peine de son père, l'était plus encore aux maux de ses autres parens et des étrangers ; nul n'en put rien obtenir, et la mort étendait ses ravages avec une rapidité effrayante.

Cependant la nuit vint. Claude, inaccessible à la piété, ne connaissait pas encore le remords. Il vint bientôt faire entendre sa voix terrible. L'horloge de la paroisse avait sonné minuit, quand le monstre vit entrer dans sa chambre une foule de spectres pâles et décharnés qui s'avançaient lentement vers son lit. Il se crut occupé d'un songe alarmant, et s'agita pour les disperser par le réveil ; mais il s'aperçut bien qu'il était éveillé, en sen-

tant ses mains pressées par les mains glacées des deux premiers fantômes, qu'il reconnut pour son père et son frère. *Vengeance !* s'écrièrent-ils, en se penchant sur sa poitrine, et toutes les ombres qui les suivaient répétèrent d'une voix grêle : *vengeance !* Et après l'avoir tourmenté pendant une heure, ils s'évanouirent. Le reste de la nuit s'écoula dans des angoisses inexprimables ; Claude épouvanté, se leva de grand matin, et monta dans son grenier, résolu, pour apaiser le ciel, d'envoyer des secours à son père dont il ne savait pas la mort.

Il trouva ses grains dans un désordre affreux, et une biche énorme qui les dispersait et les mêlait les uns avec les autres. L'aspect de cet animal qui accourut à lui, avec un sombre regard, acheva de le troubler. Il se hâta de descendre et de fuir, et rencontra à sa porte le curé qui ve-

nait le prévenir du trépas d'Antoine. A cette nouvelle, il se rappela la vision qu'il avait eue, et raconta en frémissant à son curé ce qu'il venait de voir à l'instant. Le curé monta au grenier avec lui, et ordonna à la biche de lui dire au nom de qui elle venait? — « Je viens me saisir de ma proie, » répondit le diable, en reprenant sa » forme véritable. — Retire-toi, Sa- » tan; répliqua le curé, je te le » commande. — J'obéirai, reprit le » diable, mais l'âme de cet homme » est à moi; le créateur l'a rejetée. » Le pacte est accompli; je lui ai de- » mandé sept homicides, il en a dix » fois passé le nombre. Dites-moi donc » comment vous voulez que je fuie? »

Le curé stupéfait vit bien qu'il ne pouvait pas sauver Claude. Celui-ci, glacé et couvert d'une pâleur mortelle, ne pouvait plus proférer une seule parole.

« Puis-je sortir en flammes, de-
» manda brusquement le diable? —
» Non, répondit le prêtre, tu désole-
» rais le village par un incendie qu'on
» ne pourrait éteindre. — Je m'échap-
» perai donc en fumée? — Non plus;
» mes villageois étouffés pourraient
» m'imputer leur mort devant le tri-
» bunal suprême. — Eh bien! je ne puis
» sortir que sous la forme d'un tour-
» billon. — Va donc, puisque rien ne
» peut t'arrêter. » (Il connaissait la puissance et les droits du démon des richesses.)

Le diable enfonça alors sa griffe crochue dans le cœur du malheureux Claude : « Monstre, lui dit-il, tu as
» commis plus de crimes que je n'en
» attendais de toi; viens augmenter
» le nombre des mortels que j'ai
» perdus. »

En même temps, il s'éleva dans les airs avec sa proie, emportant dans son

vol le toit de la maison maudite, et brisant les arbres et les bâtimens qui l'entouraient. L'orage qu'il produisit fut terrible et dura un quart-d'heure, mais il n'anéantit que les biens de l'avare.

Ainsi l'infâme Claude vit terminer sa trame, et personne ne pleura sa mort. Son âme, plongée dans l'abîme, reçut le châtiment des cruautés qu'elle avait commises, et, condamnée à d'éternels tourmens, son ombre ne vint point réclamer d'inutiles prières.

LE DÉMON INCUBE.

Une jeune fille des environs de Nantes, avait un amant à une demi-lieue de son village. Ils avaient poussé si loin les rendez-vous, les soupirs et les déclarations d'amour que leur vertu avait chancelé, et, comme il n'y a dans ce cas-là que le premier pas qui coûte, ils anticipaient sur le mariage, toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion.

Un samedi (c'était la veille de la Saint-Antoine), la jeune fille se rendit, un peu avant la nuit, au coin d'un petit bois, où son amant devait l'attendre. Comme il ne s'y trouvait pas, elle murmura d'abord, puis regretta de lui avoir donné sur elle des droits qui lui permettaient de man-

quer à certains égards; puis compensant le manque de respect parles plaisirs que lui donnait son amoureux, elle se décida à l'attendre de peur de le fâcher, en manquant le tête-à-tête, et pour avoir au moins le plaisir de lui faire des reproches.

Cependant il ne venait point ; une heure s'était écoulée dans l'impatience, et la nuit commençait à répandre ses ombres. Alors la jeune fille se mit en colère, jura après l'amoureux, le donna au diable, et dit entre ses dents qu'elle aurait mieux fait de prendre le démon en personne, qu'un galant d'une aussi froide espèce, et que dès que l'occasion s'en présenterait, elle ne se ferait pas scrupule de lui être infidèle.

Comme elle achevait ces mots, elle vit venir dans l'ombre l'amant en question. Elle se disposait à lui faire de grands reproches ; mais il s'excusa

du mieux qu'il put ; il lui conta qu'il avait été retenu par des occupations importantes, et l'assura qu'il l'aimait plus que jamais. La colère de la jeune fille se calma. Il demanda son pardon, l'obtint ; et, dans un moment, ils furent du meilleur accord.

Ils s'enfoncèrent bientôt entre les arbres pour se donner de nouvelles marques de leur amour ; et la nuit favorisa leurs mystérieux plaisirs. Mais bientôt la jeune fille, croyant serrer son amant dans ses bras, sentit un corps velu, avec une longue queue qui frétillait en l'air. « O mon ami.... » s'écria-t-elle !... je ne suis point ton » ami, répondit le monstre en en- » fonçant ses griffes dans les épaules » de la paysanne, je suis le diable que » tu as invoqué tout à l'heure. »

En disant ces mots, il lui souffla au visage, et disparut. La malheureuse

retourna tremblante et éperdue à son village, où personne ne voulut la reconnaître tant elle était défigurée. Elle accoucha d'un petit chat noir au bout de sept jours, et fut malade le reste de sa vie.

LA BOTTE DE PAILLE.

La Saint-Jean était arrivée; on avait vu le soleil danser en mesure, au moment de son lever, et la journée promettait d'être belle. C'était la fête d'un village voisin; toutes les jeunes filles préparaient leurs plus riches atours pour s'y rendre avec leurs amants; la seule Marguerite ne pouvait y montrer sa jolie figure. Marguerite était la plus belle des paysannes de Bouilly (1), mais la fortune l'avait mal partagée, et, simple servante d'un riche fermier du village, elle ne gagnait que par de rudes travaux de quoi soutenir son vieux père, et subvenir à ses premiers besoins.

(1) Village à quelques lieues de Troyes.

Son maître avait mené la veille plusieurs voitures de fumier dans un champ en friche, qu'il voulait cultiver et ensemencer à la saison prochaine; il l'envoya donc ce jour-là à sa pièce de terre, en lui disant qu'elle irait à la fête, lorsqu'elle aurait dispersé soigneusement tous les tas de fumier, qui en couvrant la surface de son champ, devaient l'échauffer et le rendre fertile.

Marguerite prit sa fourche et partit sans répliquer. Mais, quand elle vit l'ouvrage qu'elle avait à faire, elle reconnut aisément qu'il ne serait achevé qu'à la nuit, et qu'il lui fallait renoncer au plaisir de danser de la journée. Elle n'en commença pas moins, en soupirant, sa besogne.

Au bout d'un quart d'heure, elle aperçut, venant à elle, un étranger d'assez bonne mine, vêtu d'écarlate, coiffé d'un grand chapeau à cornes,

et ayant un long nez placé un tant soit peu de travers sur sa figure rouge et bourgeonneuse. Il s'arrêta devant Marguerite : « Eh ! mais, ma fille, lui » dit-il, vous voilà bien occupée ! — » Dame ! c'est vrai, monsieur. — » N'êtes-vous pas fâchée de ne pou- » voir aller à la fête de Saint-Jean ? » — Oh ! mon dieu, oui, monsieur ; » mais c'est égal, quand on n'est pas » sa maîtresse, on ne fait pas comme » on veut. — Si pourtant vous êtes » curieuse d'y aller, avec vos cama- » rades, je puis vous en offrir les » moyens. — Comment ? — Promet- » tez-moi de me donner, demain » matin, la première botte que vous » lierez à votre réveil ; dans un ins- » tant votre tâche sera faite. — Oh ! » vraiment, monsieur, si ce n'est » que cela, je vous le promets de bien » bon cœur. »

Et à l'instant, Marguerite vit sur

chaque tas de fumier un diableteau, tout noir, assez semblable à ces petits savoyards qui ramonent les cheminées. Ils étaient armés de petites fourches et travaillaient avec tant de vitesse, que le fumier fut répandu en moins de rien, avec une symétrie admirable. Après quoi, l'homme rouge et ses petits ouvriers s'évanouirent.

Marguerite étonnée ne pouvait croire ce qui venait de se passer sous ses yeux; elle savait bien qu'il y avait de bons diables qui se plaisaient quelquefois à rendre ainsi d'utiles services aux gens en peine; mais l'homme qui lui avait parlé était-il donc ce Lucifer, que monsieur le curé lui dépeignait si méchant?....

Après avoir bien réfléchi, elle s'en retourna toute pensive, et son maître surpris de la voir revenir si tôt, lui demanda si sa besogne était faite. Elle lui répondit que oui; et celui-ci pen-

sant qu'elle le trompait, ou qu'elle avait fait à moitié son ouvrage, pour aller plus vite se divertir, avec ses compagnes, courut sans différer à son champ pour s'assurer de la vérité; il trouva tout en bon ordre et fut émerveillé de l'habileté de sa servante.

« Eh ! comment diable as-tu donc » fait, Marguerite? lui dit-il en ren- » trant. Tu as achevé en moins d'une » heure ce qu'un homme aurait eu » bien de la peine à faire dans une » demi - journée. — S'il faut vous » dire tout, notre bourgeois, répon- » dit Marguerite, j'ai eu un peu d'ai- » de..... » et elle lui conta ce qui lui était arrivé. « Diantre ! répliqua » le fermier, voilà qui devient sé- » rieux. Le diable est bien fin, ma » fille; il pourrait te jouer un vilain » tour; allons trouver monsieur le » curé, il nous dira ce qu'il y a à faire » ici. »

Ils se rendirent en même temps au presbytère et expliquèrent la chose au bon curé, qui leur dit : « Vous avez » été bien avisés, mes enfans, de » venir me trouver ; car Marguerite » était perdue. — Jésus Maria ! s'é- » cria la jeune fille, est-il possible? » —Oui, Marguerite, ajouta le prêtre, » mais soyez tranquille ; quoique Sa- » tan soit un matois, il y a encore » moyen de l'attraper. Il vous a fait » promettre la première botte que » vous lieriez demain à votre lever ; » ayez soin, aussitôt que vous serez » éveillée, de vous rendre à la gran- » ge, en chemise, d'y lier une botte » de paille et de la jeter au nez de » l'ange de ténèbres ; mais évitez bien » de serrer le cordon de votre jupe, » ou votre jarretière, ou votre bon- » net, car alors vous seriez la botte » qui lui appartient. Allez, suivez » mes avis, il ne vous en coûtera

» qu'un moment de frayeur, et une » poignée de foin ou de paille ».

Marguerite et son maître remercièrent le curé et rentrèrent à la maison.

La jeune fille ne songea plus à la fête, passa la soirée en prières et la nuit sans dormir. Dès que le jour parut, elle se leva, sans lier son jupon, ni rien qui touchât à son corps, se rendit à la grange, où elle vit entrer, un instant après elle, celui qui, la veille, lui avait rendu un si dangereux service. Mais il avait changé de costume. C'était le diable en personne, avec ses cornes, sa barbe de bouc, sa longue queue, ses pattes d'oie et ses griffes. Elle frissonna de tous ses membres à la vue de ce renégat; et se hâta de lier en tremblant une petite botte de paille d'orge, qu'elle eut à peine la force de jeter au nez du noir démon.

Celui-ci, frustré de ses espérances, la saisit en hurlant, et s'envola avec grand bruit, entraînant dans sa fuite le toit de la grange, et disséminant au dessus de la basse-cour la botte de de paille qui ne pouvait lui servir à rien, et qu'il déchirait à belles dents.

Après cela, Marguerite alla s'habiller ; mais elle se défia par la suite des gens officieux qu'elle ne connaissait point. La grange fut restaurée, le champ où l'enfer avait travaillé, produisit abondamment ; et les brins de paille qui étaient tombés des griffes du diable sur le fumier de la ferme, engendrèrent la stérilité dans tous les lieux où ils se trouvèrent.

On voit encore à Bouilly, l'endroit où tomba le lien de la botte du diable ; c'est un trou dont la terre est noire et brûlée, et d'où il sort toutes les nuits des exhalaisons sulfureuses.

LES DEUX FANTOMES.

Un musicien des environs de Dunkerque, qui revenait de jouer du violon à une noce de village, se trouva seul sur la grande route à une heure fort avancée de la nuit. Comme il avait bu assez largement, il ne s'était point effrayé de s'en retourner seul à trois lieues de là où il demeurait, et il faisait sa route en chantant à gorge déployée, sans songer à rien de grave, lorsqu'il fut joint par un voyageur qui venait au trot de son cheval.

« Oh ! oh ! l'ami, tu es bien gai, » dit l'étranger à Alexandre (c'était le » nom du musicien.) — Oui, par- » bleu, répondit-il, je viens de faire » une assez bonne journée, Dieu » merci ! — Eh ! où vas-tu mainte-

» nant ? — Chez moi. — Tu m'as l'air
» d'un bon vivant ; si tu tiens au gain,
» suis-moi , tu joueras le reste de la
» nuit , et tu seras bien payé. — Ah !
» volontiers; marchons... Mais à pro-
» pos, je ne pourrai pas aller aussi
» vite que vous ; vous êtes à cheval ,
» et moi à pied. — Eh bien ! monte
» en croupe derrière moi. »

Alexandre accepta l'offre et s'efforça de monter sur le cheval de son nouveau compagnon de voyage ; mais inutilement : s'il sautait d'un côté , il retombait de l'autre; et il se mit tout en eau , sans avoir pu se placer derrière l'inconnu.

« Quel diable de cheval avez-vous
» donc , lui dit-il , qu'il m'est impos-
» sible de le monter ?... — Mon che-
» val est comme un autre ; mais ne
» portes-tu rien de sacré sur toi ? —
» Oui , mon chapelet , qui ne me
» quitte jamais. — Dépose-le dans

» quelque endroit, et tu monteras sans
» peine. »

Le musicien resta un moment surpris; puis, résolu d'éprouver si on ne l'abusait point, et de tenter l'aventure, il mit son chapelet sous une grosse pierre, et sauta sans plus d'obstacle sur la croupe du cheval qui prit aussitôt le galop. Au bout d'une heure, ils arrivèrent à un château magnifiquement éclairé, et meublé avec le plus grand luxe où se trouvaient rassemblées une foule de personnes de haute considération, assises à une table splendide, et mangeant à qui mieux mieux, sans s'interrompre que pour boire unanimement à la santé du maître qui était vêtu fort singulièrement et regardait tout son monde d'un air mélancolique et taciturne.

Le nouveau venu présenta Alexandre, comme un joyeux compagnon, et on le pria de jouer quelques airs.

Il le fit avec assez de variété, et contenta la société entière. Cependant il était dans un étonnement extrême de tout ce qu'il voyait. Les convives faisaient des cérémonies bizarres et singulières ; leur chef ne disait pas un mot ; les mets qu'on servait ne lui étaient aucunement connus ; il n'apercevait point de sel sur la table, et le pain lui paraissait d'un bis foncé : toutes ces circonstances, jointes à celles du chapelet, lui firent soupçonner qu'il pouvait bien se trouver au sabbat.

Tandis qu'il s'occupait de cette pensée, une vieille dame lui offrit à boire dans une coupe d'or pur, et lui dit galamment qu'en sa qualité de musicien, il devait aimer la bouteille et les dames. Il répondit comme il le devait à ce propos honnête, et vida sa coupe d'une rasade, en louant beaucoup le vin. Après quoi il reprit

son violon, et, pour dissiper ses doutes, il se mit à jouer le *salve, regina*. Au même instant, il se fit un grand coup de tonnerre, accompagné de vents et d'éclairs, toutes les lumières s'éteignirent, tous les convives s'envolèrent, le château s'engloutit, et Alexandre effrayé ne sachant plus où il était, se sentit assis dans un buisson d'épines d'où il ne put se dépêtrer qu'au jour.

Il se vit alors entouré d'arbres et d'arbustes disséminés daus une grande plaine qui s'étendait à perte de vue, et dans laquelle il aperçut plusieurs ronds de sable aride où probablement les diables avaient coutume de se rassembler. Sa coupe et son violon étaient restés à côtés de lui. Il reprit l'un et l'autre et se mit à marcher. Mais il ne put reconnaître qu'au bout de huit jours le sol où il marchait. Il vécut tout ce temps assez mal dans des lieux

où il ne trouvait que rarement quelques fruits sauvages et des fontaines d'eau fade et peu rafraîchissante. Enfin il arriva en Saxe où il obtint quelques secours, en racontant son aventure; et ce ne fut qu'après trois mois d'absence qu'il reparut dans son village. On le croyait mort ; son retour fut une fête pour sa famille. Sa femme seulement en fut étonnée : elle avait déjà jeté les yeux sur un consolateur ; mais il fallut bien y renoncer quand celui dont elle pleurait la mort vint lui ôter tout sujet de désolation.

Chacun ayant appris ce qui lui était arrivé, lui rendait des visites, et tout le monde admirait la beauté du vase qu'il avait rapporté. Il se souvint cependant de son chapelet, et alla voir s'il était encore au lieu où il l'avait laissé ; il marcha pendant plusieurs heures sans apercevoir la pierre qu'il cherchait, quoiqu'il n'eût qu'une pe-

tite lieue à faire, et ne put la toucher qu'au commencement de la nuit. Son chapelet n'était pas dérangé. Il le prit, et en levant la tête, il vit devant lui deux fantômes vêtus de blancs qui lui dirent : « Rends la coupe d'or au sei-
» gneur de Margiennes, et annonce-
» lui que dans un mois nous irons
» souper chez lui. » Après quoi ils s'évanouirent.

Alexandre n'apercevant plus rien, et tremblant encore, s'en retourna chez lui, ne dit rien de sa nouvelle vision, et ne se décida pas si vite à se dessaisir de son vase.

Trois jours après, comme il n'avait pas fait sa commission, il s'éveilla sur les deux heures du matin ; et surpris de voir sa chambre éclairée d'une vive lumière, il crut d'abord qu'il était jour et se disposa à se lever. Mais sa porte s'ouvrit aussitôt ; deux personnages parurent : il reconnut les deux

fantômes. Sa femme dormait d'un profond sommeil, il tenta de l'éveiller, sans pouvoir y réussir : « As-tu exécu-
» té nos ordres, lui demanda l'un des
» spectres, en lui saisissant le bras ?...
» Si, dans trois jours, tu nous forces
» à revenir, tremble.... » Ils sortirent à ce mot, en jetant sur lui des regards enflammés.

Sa femme s'éveilla aussitôt qu'ils furent dehors, et il lui demanda si elle n'avait rien entendu. Elle lui répondit que non ; sur quoi il lui apprit ce qu'il avait vu, et sa première vision auprès de la pierre.

Elle fut on ne peut plus effrayée d'une pareille aventure, et lui conseilla d'aller passer la nuit, où les spectres devaient se remontrer ; au pied du Calvaire.

Il trouva le conseil sage, et quand le troisième jour se fut écoulé, il se rendit auprès de la croix, se mit en

prières et attendit de pied ferme avec un courage inébranlable, les êtres mystérieux qui, sans doute, ne pourraient lui nuire dans un lieu sacré et béni. A minuit, les deux fantômes parurent. Il s'attacha fortement à la croix; mais, emporté par une force plus qu'humaine, il s'en sentit arracher et recula cent pas. Alors il fut saisi par les deux esprits qui le rouèrent de coups. Après en avoir souffert paisiblement une bonne dose, voyant qu'ils ne se lassaient pas, il se mit à en rendre, et ne frappa que du vent. Il resta sur la place, moulu et fracassé, avec promesse d'un pareil traitement le lendemain, s'il ne faisait ce qu'on exigeait de lui.

Le soleil se leva enfin; Alexandre se dressa comme il put sur ses jambes, et retourna à sa maison. Il prit la coupe, sortit sans rien dire, se fit conduire an château de Margiennes, et

remit la coupe à son maître, en lui portant les paroles des deux spectres.

« Je te remercie, lui dit le sei-
» gneur ; mais le temps presse, va-
» t'en faire ton testament... » Alexandre, stupéfait et devenu plus crédule, se hâta de regagner son village, fit ses adieux à sa femme, mit ordre à ses affaires, et mourut à midi.

LE CRIBLE QUI MARCHE.

La peur agrandit les objets et rend souvent épouvantable ce qui n'est que ridicule ; il y a cependant des cas où il est permis de s'effrayer, comme ceux, par exemple, où on a le malheur de voir le diable.

Un paysan de la Villette, qui connaissait déjà Satan pour l'avoir vu plusieurs fois de loin, montait un soir à son grenier, en songeant au sot plaisir que prend l'ange des ténèbres à épouvanter les honnêtes gens. Il va à son tas de blé pour remplir son sac, et se retourne subitement troublé par un bruit qu'il entend derrière lui. Il a le courage d'y porter les yeux et voit son crible qui marche sur le plancher.... Il s'arrête, examine en trem-

blant qui peut produire ce prodige : rien. Le crible marche tout seul... Un mouvement spontané lui inspire la salutaire pensée de descendre bien vite. Mais un élan de bravoure vient se faire entendre à son cœur, pour la première fois. Il veut voir ; il se signe sept fois, prend une perche, lève le crible, et voit le diable qui, trouvant une issue, s'enfuit sous la forme d'un gros chat noir !...

.....

L'ASSIGNATION.

Un vieux boulanger de Clermont, revenant de nuit, avec son fils, dans cette ville, fut attaqué par une bande de voleurs qui lui demandèrent sa bourse. Elle était malheureusement alors bien garnie; et le cœur lui saigna, quand il entendit qu'il fallait la quitter. Il la tira pourtant de sa poche, mais d'une main tremblante, et la donna d'assez mauvaise grâce. Le fils, un peu moins timide, déclara qu'on ne le dépouillerait pas aisément et qu'il briserait la tête de l'audacieux qui oserait l'approcher.

Ces paroles suffirent aux brigands pour leur faire entendre qu'il portait une bonne somme. Ils laissèrent donc le père et se jettèrent tous ensemble

sur le jeune homme. Il se défendit avec le courage d'un lion ; mais il succomba enfin sous le nombre, et après l'avoir assassiné, les voleurs le laissèrent nu comme un ver, et coururent sur le père, qui eut à peine le temps de se sauver dans les broussailles. Il tomba entre deux arbres entourés de buissons et y demeura, palpitant d'effroi, et presque inanimé.

Les bandits, ne le voyant plus, firent réflexion qu'il pouvait bien les dénoncer, et que le corps mort, s'il était trouvé sur la route, servirait encore à déposer contre eux; c'est pourquoi deux d'entre eux le prirent et le jetèrent dans une marnière, après quoi, ils coururent à d'autres expéditions.

Cependant, la femme du boulanger, ayant attendu toute la nuit son mari, fut dans une inquiétude inex-

primable, quand elle vit le jour venir, sans en avoir de nouvelles. Elle envoya dans les villages voisins où elle savait que son époux et son fils avaient passé la veille, et on ne lui apprit rien, sinon qu'ils devaient être rentrés à leur maison. Elle passa tout le jour et la nuit suivante dans une extrême agitation; et alla le lendemain faire ses plaintes à la mairie.

On envoya des gendarmes de tous côtés, sans rien découvrir; et personne ne pouvait donner le moindre renseignement sur le sort des deux boulangers.

Enfin, le quatrième jour, on résolut d'assigner le diable, qui se montrait souvent dans les environs de Clermont, et qu'on soupçonnait de les avoir égarés ou perdus. On écrivit la lettre d'assignation sur une feuille de parchemin vierge; les huissiers, les gens de justice, le curé et plusieurs

moines la signèrent, et la femme l'alla porter à minuit, sur un chemin croisé où elle ne s'amusa pas à attendre sa partie.

Le jour suivant, à onze heures du matin, la justice et une partie du clergé se rassemblèrent; on ouvrit la séance; l'huissier somma, par trois fois, le diable de comparaître, et l'ange des ténèbres entra par une fenêtre, avec ses cornes et sa figure accoutumée. Il demanda pourquoi on l'appelait.

Le curé fut prié de l'interroger; il s'avança donc et le somma de lui répondre en toute vérité. — « Tu n'as » pas le droit de me parler en maî- » tre, lui répondit le diable. — Eh! » pourquoi? — Parce que tu es im- » pur. » Le curé peu curieux d'en entendre davantage, se retira prudemment et laissa la place à son vicaire.

Celui-ci adressa la parole au diable qui le renia pareillement, en lui reprochant qu'il faisait des exactions sur les dîmes.

Un moine vint ensuite, qui avait manqué quelquefois à ses devoirs de chasteté, et qui entendit douloureusement révéler ses faiblesses.

Tous ceux qui osèrent s'avancer se retirèrent tout honteux, parce que le diable avait toujours quelque chose de désagréable à leur dire; de sorte qu'on désespérait presque de s'instruire du sort des deux hommes perdus, quand quelqu'un conseilla de faire venir un saint ermite qui vivait dans la retraite, à une demie-lieue de la ville, et menait depuis cinquante ans la vie la plus exemplaire.

On l'alla chercher sur-le-champ, et dès qu'il fut en présence du diable : « Tu n'es pas encore parfait, lui dit-» il, tu as volé une grappe de raisin,

» quand tu étais écolier. — Il est vrai,
» répondit l'ermite, mais j'ai mis
» deux sous au pied du ceps de la vi-
» gne. — N'importe! ces deux sous
» ne sont pas entrés dans la bourse
» du maître de la vigne. — C'est
» juste; un malheureux les a ramas-
» sés; mais je n'en ai pas moins payé
» ma dette; d'ailleurs la soif seule et
» non l'instinct du vol m'a fait cueillir
» cette grappe; et, si j'ai péché, j'en
» ai fait pénitence. Je te commande
» donc, au nom du Dieu de vérité,
» de nous dire où sont les deux hom-
» mes qu'on cherche aujourd'hui ».

Le diable n'ayant plus rien à prétexter, répondit qu'il n'avait aucun droit sur eux, qu'ils avaient été arrêtés par des voleurs, que le corps du fils était dans la *marnière du pied de porc*, et que le père s'était enfourché à quelques pas delà, sur le bord de la route, entre deux petits arbres, au-

près desquels on avait passé vingt fois, sans l'apercevoir. En finissant ces mots il disparut.

On courut dans le lieu désigné, où l'on trouva le père qui n'était pas encore mort. On le reconduisit à sa maison, et on lui prodigua des soins qui le ranimèrent. On jeta ensuite un pain de Saint-Nicolas (1) sur la marnière, pour découvrir le corps du fils. Le pain mystérieux s'arrêta, en tournant trois fois à l'endroit où se trouvait le corps; on le retira, et on lui rendit les honneurs funèbres.

---

(1) Le pain de Saint-Nicolas se fait le 6 décembre avec la pure farine de froment. Jeté dans l'eau, il s'arrête et tourne en rond à l'endroit où se trouve le corps d'un noyé.

LES INVISIBLES

DE LA

MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE.

Jules Clarke, fils d'un épicier du faubourg saint Jacques, n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année, qu'il pouvait déjà passer pour un des plus grands libertins de la capitale. Toutes les jeunes filles qui avaient quelque beauté étaient de son goût, et aucun moyen ne lui répugnait pour en obtenir les dernières faveurs. Sa ressource favorite, quand il s'agissait de séduire, était une promesse de mariage. Il s'était engagé ainsi tant de fois qu'il eût été embarrassé d'en dire le nombre.

Sa première amante, qu'il avait poursuivie fort long-temps, et qui lui

avait donné toutes les preuves d'un amour véritable, était morte peu après qu'elle s'en était vue délaissée; et on attribuait sa mort à l'abandon de son amant. Quelques autres de ses dupes avaient payé de même le tribut à la mort; mais celles-ci sans que l'amour y eût donné sujet.

Jules, cependant, commençait à se lasser du train de vie qu'il menait; et à vingt ans, il songea à se marier sérieusement. La fortune, pour un cœur usé, est le seul charme qu'une épouse puisse offrir, et Jules épousa une riche orpheline de vingt - deux ans; elle n'était point belle, mais sa figure n'était pas sans agrément; quant à son esprit, il se renfermait dans des bornes étroites, et ne montrait rien d'extraordinaire. Jules en était aimé, parce qu'il était beau garçon et qu'il possédait au suprême degré l'art de plaire.

Mais, comme on perd plus difficilement les mauvaises habitudes que les bonnes, il ne se passa pas trois mois, qu'il commença à s'absenter plus fréquemment, et à chercher de nouvelles conquêtes.

Un soir qu'il revenait de souper chez une jeune dame de la montagne Sainte-Geneviève, en traversant seul une petite rue étroite et solitaire, il entendit quelqu'un qui prononçait son nom. Il était fort tard, et personne ne paraissait. Il se retourna, regarda, un peu interdit, de tous côtés, et ne voyant rien, il continua sa route. Bientôt la même voix lui ordonna de s'arrêter, et en même temps il se sentit appliquer un soufflet des plus vigoureux sur la joue droite.

Il commença à trembler de tous ses membres, et cria au secours, d'une voix entrecoupée. A peine eut-il poussé quelques cris, qu'une grêle

de coups de poing lui tomba sur la tête, sur les épaules et partout le corps. Il voulut de nouveau élever la voix, sans en avoir la force, et s'agita beaucoup pour s'enfuir sans pouvoir bouger de la place, où il se trouvait attaché par des liens invisibles.

Après une heure de souffrance, les esprits le laissèrent assommé, les épaules meurtries et la tête enflée, en lui disant : *souviens-toi de tes parjures!*

Il s'en retourna comme il put, à la maison, se coucha sans rien dire à sa femme de ce qui venait de lui arriver, et se trouva le lendemain dangereusement malade.

Sa femme, inquiète de le voir souffrir, lui demanda vainement la cause de la douleur secrète qui paraissait le posséder intérieurement, il se contenta de lui en donner des raisons vagues, et la pria d'aller chercher sa mère pour passer la nuit auprès de lui.

La jeune épouse ne voulut le quitter que quand elle le vit plus paisible, et ne le quitta qu'à la nuit commencée. Elle alla chez la mère de Jules, qui était alors absente. On lui dit la maison où l'on pensait qu'elle fût, et elle se décida à ne retourner auprès de son mari qu'avec sa mère. C'est pourquoi elle courut la demander où on la lui indiquait, et ne revint que fort tard. Le hasard voulut que les deux femmes passèrent par la petite rue que hantaient les esprits.

Quand elles furent vis-à-vis une vieille mazure qu'on démolissait, l'épouse de Jules sentit une main froide qui lui saisit le bras, et lui dit d'un ton aigre : *Tu es bien heureuse d'être enceinte!*

En se sentant prendre le bras, elle avait cru d'abord que sa belle-mère s'appuyait sur elle ; mais l'apercevant arrêtée à quelques pas, et entendant

cette voix inconnue, elle eut une frayeur difficile à peindre et qui augmenta encore lorsqu'elle ouït la mère de Jules l'appeler à elle, et le bruit des soufflets qui pleuvaient abondamment sur la figure de cette bonne femme. Malgré qu'elle tremblât à mourir, elle courut à sa belle-mère, et reçut les éclaboussures des coups qu'on lui distribuait si gratuitement, sans pouvoir lui être d'aucun secours.

Enfin quand les esprits furent las de frapper, nos deux femmes s'enfuirent à demi-mortes. Elles se disposaient à raconter leur malencontreuse affaire à l'époux malade ; mais, en ouvrant la porte, elles l'entendirent qui poussait les gémissemens les plus douloureux, et jugèrent à l'état où il se trouvait, que les bras invisibles lui avaient aussi apporté sa part.

Tous les trois passèrent la nuit à trembler et à se plaindre ; et dès que

le jour parut, Jules, recouvrant un peu de forces, exposa lamentablement comment il avait été rossé pendant toute l'absence de sa femme, et toujours sans savoir à qui s'en prendre.

La mère, apparemment un peu plus clairvoyante, se rendit à l'instant chez le curé de la paroisse, à qui elle peignit la détresse de son fils et de sa bru, sans oublier la sienne. Le curé vint au galop trouver le malade, et s'étant fait instruire de tous les détails de ce guet-à-pens, il demanda à Jules s'il n'avait connu personne dans cette rue ensorcelée. Jules avoua que c'était dans la maison qu'on jetait à bas, qu'il avait vu pour la première fois sa première amante, que c'était là qu'il lui avait fait des promesses qu'il n'avait pas tenues ; mais qu'elle était morte depuis plus de trois ans.

« C'est ce que je cherchais, dit le » curé, et je vois clair à la chose à pré-

» sent. Cette pauvre fille revient sans » doute, accompagnée de plusieurs » autres, pour se venger de vos parju- » res ? — Hélas ! oui.... » répondit Jules qui se ressouvint alors du mot que les invisibles lui avaient dit ; et il pria le curé d'empêcher les revenans de se montrer davantage. Le curé le promit, moyennant quelques messes que la maman paya d'avance, comme cela se pratique ; et le saint homme se retira, en s'engageant à travailler dès le lendemain à leur tranquillité.

Comme la maladie de Jules n'était dangereuse que dans son imagination, il se sentit beaucoup mieux dès qu'il fut rassuré. Sa mère le quitta, en lui recommandant de se remettre l'esprit, et il se leva pour déjeuner.

Quelques amis qui vinrent le voir, achevèrent de dissiper ses alarmes et de lui faire oublier les coups qu'il avait reçus ; de façon qu'il se portait

bien quand la nuit revint. Après avoir soupé paisiblement, il se coucha avec sa femme, qui commençait aussi à ne plus songer aux malheurs de la veille.

Quand il fut au lit, Jules voulut s'approcher de sa femme, soit pour être moins exposé à avoir des frayeurs, soit pour se réchauffer un peu, soit enfin pour lui parler d'amour ; mais il sentit entre elle et lui un corps froid qu'il ne put voir, et qui lui dit : « Pourquoi te retires-tu de moi ? Ne » m'as-tu pas promis d'être mon » époux ?... »

Le tremblant jeune homme reconnut la voix de sa première amante, et sauta à bas du lit. Il n'eut pas la force de gagner la porte, et tomba sur une chaise où il passa une terrible nuit. Sa femme n'était guère mieux. Bien que l'esprit eût quitté le lit un moment après Jules, elle avait en-

tendu les paroles qui avaient fait déloger son mari, et n'osait ni parler, ni remuer, ni souffler.

Le curé fut appelé le lendemain; il trouva l'affaire si sérieuse, qu'il se hâta de purifier la mâsure de la petite rue; il jeta ensuite de l'eau bénite dans l'appartement des deux époux, dit plusieurs messes basses, et rien ne leur apparut depuis.

LE SONGEUR.

ANECDOTE.

Un orfèvre de la ville de Reims croyait aux songes; ce qui était fort raisonnable, puisqu'ils ne le trompaient pas toujours. Une nuit qu'il dormait d'un profond sommeil, il s'imagina qu'il était à table chez un de ses amis, avec sa femme, qu'il mangeait toutes sortes de mets excellens, et surtout qu'il buvait du vin délicieux. Il en était si aise, qu'il s'éveilla en sursaut; et fut bien fâché de ne rien trouver sous sa dent.

Mais le lendemain, son ami l'invita à dîner, et il mangea en effet tout ce qu'il avait cru manger en songe; il but aussi le bon vin qui l'avait tant charmé.

Une autre nuit, il rêva que sa femme lui était infidèle, et qu'elle prenait ses ébats avec un jeune amant, qu'il avait vu souvent rôder autour de sa maison. Il en fut si troublé, qu'il s'éveilla subitement, et courut au lit de sa femme, où il trouva que le songe ne l'avait point trompé.

Ces deux aventures étaient bien faites pour le persuader de la vérité des songes. Néanmoins au bout de neuf mois, il rêva que sa femme accouchait et le rendait père. « Oh ! » pour le coup, s'écria-t-il, sauf le » respect que je lui dois, le songe en » a menti. Ma femme peut bien ac- » coucher, mais je m'en lave les » mains ; et si j'en suis la cause, je » veux que le diable m'emporte ! »

Pourtant un homme, qui se mêlait d'expliquer les songes, prétendit que celui-là avait prédit juste, en disant, non pas qu'il était père,

mais qu'*on le rendait père*, parce qu'une femme peut fort bien rendre père son époux, sans qu'il ait besoin de s'en mêler.

LA CHAUMIÈRE

ABANDONNÉE (1).

Un jour que je voyageais dans les Ardennes, j'aperçus au milieu d'un village une chaumière antique, dont le temps semblait respecter les débris, et que l'homme n'abordait qu'avec une sorte de respect. Le lierre et la mousse tapissaient les murs à demi ruinés ; la chauve-souris et le triste hibou avaient placé leurs nids solitaires dans le lieu où la jeune épouse recevait jadis les caresses de son époux heureux.

C'était un dimanche. Quelques couples d'amans venaient en silence se

(1) Ce conte et la romance d'*Imogine et Alonzo* ont la même origine.

reposer devant l'enceinte redoutée, et les jeunes gens la montraient du doigt à leurs belles qui baissaient les yeux en rougissant.

Étonné et curieux de connaître le mystère de cette chaumière, je m'approchai d'un vieillard qui contemplait ces ruines, et semblait plongé dans de profondes méditations : « Bon » vieillard, lui dis-je, pourriez-vous » m'apprendre pourquoi cette chau- » mière abandonnée porte ainsi dans » tous les cœurs le recueillement et » la tristesse ?—Il faut que vous soyez » étranger dans cette province, me dit » le vieillard, pour ignorer l'histoire » de la belle Catherine. Asseyez-vous » donc auprès de moi sur le gazon, » je contenterai votre curiosité. »

Le vieillard me conduisit alors vers un petit tertre où nous nous plaçâmes, et il parla en ces termes :

« Il y a plus de trois cents ans que

cette chaumière est déserte. On l'appelle ici *le manoir de l'infidèle*; et l'amant, qui craint d'être trahi, y conduit son amie pour lui rappeler la mort de Catherine. Cette cabane était autrefois habitée par un riche laboureur qui, veuf depuis long-temps, laissa, par sa mort, tous ses biens à Catherine, sa fille unique. Catherine était jeune et belle. Elle aimait le brave Théodore, qui la payait du plus tendre retour. Devenue maîtresse de sa main et de sa fortune, elle était prête à couronner les vœux de son amant, quand le roi de France alla porter la guerre en Palestine.

« L'honneur, dans le cœur français, fait taire l'amour devant la gloire; et Théodore, appelé sous les drapeaux, s'arracha des bras de son amante, et lui promit de revenir fidèle et de rapporter ses lauriers à ses pieds. Catherine désolée lui dit en le quittant :

« Pars, Théodore, suis ton roi et ton » devoir ; mais que ton cœur me » reste. Tu m'as juré par ton Dieu » que, morte ou vivante, j'y vivrais à » jamais. Je te fais le même serment ; » et dans la tombe, ou dans mes bras, » Théodore n'aura point de rival. » Adieu, reçois le premier baiser de » ton épouse. » A ces mots, ils se séparèrent, et l'amant de Catherine s'embarqua pour la Terre-Sainte.

» Durant les premiers mois, la jeune fille, toute pleine de l'image et du souvenir de Théodore, repoussa tous les soupirs de ses rivaux, et fut fidèle à sa promesse.

» Mais à peine un an se fut-il écoulé, qu'un jeune homme du voisinage, beau, bien fait, entouré de l'opulence, vint demander la main de Catherine. Après quelques refus, les conseils des parens, les richesses du jeune homme, l'or, les bijoux, les diamans,

les promesses, et surtout l'absence de Théodore, décidèrent le cœur de l'infidèle ; elle oublia la foi promise et consentit à s'unir à son nouvel amant.

» Le jour des noces se célébra avec pompe ; et, après la bénédiction, on donna le festin nuptial. Tous les parens étaient rassemblés en grand nombre autour des deux époux. L'allégresse brillait dans tous les yeux. Mais au sein de la joie générale, un homme seul paraissait en proie à la douleur. C'était un guerrier de haute taille ; sa visière était baissée, et personne n'avait vu ses traits. Assis auprès de Catherine, il gardait un morne silence, et son visage était tourné vers elle.

» La jeune épouse, arrêtant sur lui ses regards, le pria de se montrer et de prendre part à son bonheur. L'inconnu ne répondit rien ; et tous les convives joignirent leurs prières à

celles de Catherine. Alors d'une main livide et décharnée, il leva sa visière, et offrit à tous les yeux la figure épouvantable d'un spectre.

« Grand Dieu ! s'écria l'amante in-
» fidèle, en considérant le fantôme,
» l'ombre de mon amant !... — De
» ton époux ! reprit le spectre d'une
» voix terrible, et lui saisissant la
» main, de ce Théodore à qui tu as
» promis une constance à l'épreuve
» de la mort. *Tu m'as juré par ton*
» *Dieu que, morte ou vivante, je vi-*
» *vrais à jamais dans ton cœur. Je te*
» *fais le même serment; et, dans la*
» *tombe ou dans mes bras, Théodore*
» *n'aura point de rival. Reçois le pre-*
» *mier baiser de ton épouse.* Souviens-
» toi de ta promesse, et suis l'époux
» que tu as choisi. »

» En même temps, le fantôme, serrant dans ses bras la mourante Catherine, l'entraîna et disparut avec elle.

On apprit le lendemain, que Théodore était mort en Palestine, trois mois avant ce funeste mariage.

» Depuis ce temps, les ombres de ces deux époux, réunis dans le sein de la mort, apparaissent tous les ans dans cette chaumière, et si quelque amant est abandonné de son infidèle, il vient demander vengeance au spectre des noces. »

Après avoir dit ces paroles, le vieillard me quitta ; et je continuai ma route, en songeant à la besogne que le spectre devait avoir, s'il se chargeait de tourmenter toutes les amantes parjures.

LA MAISON ENSORCELÉE.

Un jeune Provençal, de la petite ville de Salon, s'en retournait au sein de sa famille, le paquet sur le dos, la chansonnette à la bouche, et la joie au cœur. Après une longue absence, il est doux de revoir une amante chérie et les lieux où l'on a reçu le jour. Narbal (c'est le nom de notre voyageur) espérait saluer ses pénates avant la nuit; et le soleil était au milieu de sa carrière.

Il aperçut bientôt, dans la plaine, un berger assis sur ses talons et gravement occupé à creuser la terre. Il s'avisa de lui demander s'il était bien dans sa route; le berger, qui composait alors un maléfice, pour la ruine du troupeau de son voisin, ne put en-

tendre, sans se mettre en colère, qu'on lui adressât la parole, attendu qu'on détruisait son charme, et qu'on l'obligeait à remettre l'opération à neuf jours de là; c'est pourquoi, il se tourna brusquement vers Narbal, et lui cria : « Marche devant toi, jeune » homme; on te dira ton chemin. »

Le provençal, surpris du ton du berger, sentit une sueur froide couler de tous ses membres, et se mordit les doigts, dans la cruelle persuasion qu'il venait de parler et de déplaire à un ami du diable. Il continua sa route, tremblant à chaque pas d'éprouver quelque noir sortilége.

Au bout d'une heure, le ciel s'obscurcit, le vent souffla avec violence, les nuages, brisés par les tourbillons de l'air, se fondirent et inondèrent la terre. En même temps, les aspects changent; l'horizon varie de seconde en seconde, des chemins inconnus se

présentent, Narbal ne sait lequel suivre, et foule un sol étranger. Il marcha jusqu'au soir, entouré de l'orage, et sans apercevoir de terme à sa course fatigante. Enfin l'arc-en-ciel se montra un instant sur les nuées; et, au pied d'une croix plantée sur une pointe de terre, à l'endroit où le sentier se divise en deux, et forme une espèce de fourche. Narbal voit une jeune fille à genoux. Elle est vêtue d'une robe blanche ; un voile transparent couvre son visage. La noblesse de sa taille, son attitude touchante, et l'extrême beauté qui perçait à travers la gaze, frappèrent vivement le jeune homme. Il s'approcha de la croix, attiré par un appât invincible, et demanda à la belle en prières, quel était le chemin de Salon. Elle ne lui répondit que par un geste mystérieux, et lui indiqua, de la main, l'un des sentiers que la croix séparait.

Narbal remercia la jeune vierge, et s'éloigna de quelques pas; puis, curieux de la revoir encore, et d'entendre le son de sa voix, il se retourna, cherchant un prétexte pour lui parler une seconde fois. Mais elle avait disparu..... et en portant ses regards de tous côtés, dans les vastes campagnes qui l'entouraient, Narbal n'aperçut rien, sinon une levrette blanche, déjà éloignée, qui fuyait à toutes jambes.

Il fut tout troublé de cette singulière aventure, et ne se remit à marcher que, quand la nuit, étendant ses sombres voiles, vint l'avertir de chercher un gîte.

Il avançait, incertain et pensif, quand une lumière perça l'obscurité. Il y guida ses pas, et arriva à la porte d'une maison tout-à-fait abandonnée, mais pourtant éclairée de plusieurs flambeaux, allumés, sans doute, par des êtres surnaturels. Il y entra, et

trouvant toutes les portes du rez-de-chaussée fermées solidement, il monta un grand escalier qui le conduisit à une salle tendue de noir, et éclairée par quatre gros cierges; à peine y eut-il mis le pied, que la porte se referma sur lui, avec un bruit sourd et prolongé.

En même temps, une horloge sonna minuit. Le cri de la chouette et le son d'nne cloche funèbre se firent entendre; et des gémissemens se répandirent de toutes parts. Un spectre hideux sortit d'une alcove et vint traîner ses chaînes devant le tremblant jeune homme; plusieurs fantômes le suivirent par intervalles, et se retirèrent, après avoir fait, comme le premier, le tour de la chambre noire. Alors, une trappe s'ouvrit, une longue main parut et saisissant Narbal, l'emporta dans une chambre basse, où se trouvait une troupe de lamies qui dévo-

raient un cadavre. Elles l'entourèrent aussitôt, et, l'embrassant de leurs mains sèches et ensanglantées, elles le firent asseoir au milieu d'elles, et l'invitèrent à prendre sa part de leur festin. Il frissonna de tous ses membres à cette proposition horrible, et fit un signe de croix, qui dispersa la horde infernale.

Une seconde trappe s'ouvrit, et Narbal tomba dans un souterrain éclairé par des lampes sépulchrales. Une espèce de tombeau s'élevait au milieu; c'était la demeure d'un mort qui, depuis trente ans, y faisait pénitence. Il s'éveilla de son sommeil éternel, en entendant les pas d'un vivant, et s'écria d'une voix grêle : « Tremble de » t'exposer à la vengeance des morts ! » Il se recoucha dans son cercueil, après qu'il eut répété trois fois cette menace.

Narbal, dans l'impossibilité de fuir,

se recommandait à Dieu de tout son cœur. Un coup de tonnerre ébranla les voûtes du souterrain, tout s'engloutit dans un chaos de ténèbres; les hurlemens des lamies se mêlèrent au bruit du tonnerre; on entendit comme le choc des vagues en furie, accompagné du fracas de la grêle et des sifflemens de la tempête. Il y avait bien là de quoi perdre l'usage de ses sens; aussi Narbal consterné ne revint-il à lui-même, qu'après une heure de léthargie. Il était dans un antre de granit, au milieu des entrailles de la terre, assis sur un chaudron renversé. Un personnage à barbe blanche vint à lui d'un pas majestueux, et lui adressa ces paroles : « Étranger mal-
» heureux, qui t'a conduit dans cet
» abîme ? — Je l'ignore, lui répondit
» Narbal; » et il lui raconta tout ce qu'il éprouvait depuis le milieu de la journée. — « J'en suis fâché, re-

» prit le vieillard, mais tu ne peux
» sortir d'ici qu'à de rudes conditions.
» Je suis le magicien *Pierre d'Apone;*
» tu sais peut-être mon histoire; mais
» ce que les mortels ignorent, c'est
» que j'ai su tromper la mort par mes
» enchantemens, et je me nourris ici
» de chair humaine..... J'ai fixé ma
» demeure au-dessous de la maison
» ensorcelée, où tu es entré à la
» chute du jour. Tous les étrangers
» qui la visitent, disent adieu à la vie.
» Les spectres et les lamies qui la
» gardent, ont soin de m'envoyer ce
» qu'ils trouvent de plus gras, en fait
» de jeunes gens... Je sens pourtant,
» en te voyant, un certain mouve-
» ment de pitié, et je te laisserais vi-
» vre, si tu voulais, en revoyant le
» sol de ta patrie, me sacrifier la
» première chose qui s'offrira à tes
» regards. » Narbal le promit, et le
magicien ayant fouetté l'air de sa ba-

guette, le provençal fut emporté rapidement par une puissance invisible, et se trouva dans la chambre d'une jeune fille, de ses parentes, qu'il aimait éperdument, depuis ses premières années. Elle était seule. L'apparition subite de son cousin, qu'elle ne reconnut point d'abord, lui fit pousser un grand cri. Mais Narbal calma sa frayeur, en courant l'embrasser et en lui rappelant son nom et son amour.

Tandis qu'ils s'abandonnaient uniquement à l'effusion de leur tendresse, le magicien Pierre d'Apone, qui n'aimait probablement pas les lenteurs, parut ; entouré de sept esprits familiers, et demanda la jeune amante de Narbal. La vue de ce terrible sorcier épouvanta une seconde fois la demoiselle, et ses paroles portèrent la mort au cœur de son amant. C'était là, en

effet, le premier objet qu'il avait vu, en revenant à la lumière.

La jeune cousine, le voyant pâlir et près de tomber en défaillance, appela du secours. Son père accourut, et fut tout surpris de voir tant de gens dans l'appartement de sa fille. Néanmoins il les reconnut tous; car c'était un habile homme, fort versé dans la magie et infiniment expert en l'art de tromper le diable et ses suppôts.

« Si Narbal t'a promis indirectement ma fille, dit-il à Pierre d'Apone, quand il sut de quoi il s'agissait, apprends que j'ai assez de pouvoir pour t'empêcher d'y toucher. mais comme je suis bon naturellement et que je ne veux pas te renvoyer mécontent, je te permets de faire un autre choix. »

Le magicien batailla vigoureusement pour maintenir ses droits sur la demoiselle qui lui semblait un friand morceau, et dont il voulait faire sa

maîtresse ou son souper, ayant tout exprès fait conduire le jeune homme auprès d'elle; mais le père ne répondit que ces mots : « Ou décide-toi bien » vite, ou je me tiens quitte à ton » égard, aussi-bien que Narbal que je » prends sous ma protection. — Al- » lons, dit Pierre d'Apone, puisqu'il » est ainsi, donnez-moi donc trois » douzaines d'œufs; car vous savez » que j'ai toujours eu un faible pour » les omelettes. »

La demande était si raisonnable qu'on se hâta de faire cuire les trois douzaines d'œufs. Pierre d'Apone les avala sans inviter personne à en prendre sa part; après quoi, il salua la compagnie, et s'envola avec les sept lutins qui l'escortaient.

Narbal rassuré épousa sa cousine. On dit que depuis il n'osa plus parler aux bergers, ni voyager seul; et la maison de la jeune fille se nomma la maison de l'Omelette.

LES DEUX IVROGNES.

Deux paysans périgourdins étaient à boire ensemble au cabaret. La conversation ayant roulé sur divers objets, vint à tomber sur l'immortalité de l'âme. Quoique ce fût au seizième siècle, l'un de ces deux ivrognes doutait déjà de l'existence de son âme. Il est vrai que l'autre ne donnait pas de même dans l'incrédulité. « Parbleu, » dit-il à son compagnon ; tu serais » un mécréant indigne, si tu reniais » ta foi, comme tu le dis. Adam avait » un âme, vois-tu, et si tu n'en avais » point, tu n'aurais pas, aussi-bien » que lui, l'envie de tâter du fruit » défendu. — Que j'aie une âme, ou » que je n'en aie point, répondit Tho- » mas, je m'en moque comme de mes

» vieux souliers, et je la vends à qui
» veut me l'acheter.... »

Lorsqu'il disait ces mots, un inconnu survint et se plaçant auprès des deux paysans, leur demanda de quoi ils s'entretenaient.

THOMAS.

De l'âme ; et je dis que je n'en ai point.

L'INCONNU.

Ah ! ah !

PIERRE.

Eh ! mon Dieu, Thomas, tu as trop bu ; tu ne sais pas plus ce que tu dis, que monsieur le curé quand il prêche. Ne faites pas attention à ses sottises, mon cher monsieur ; il est sujet à des absences d'esprit.

L'INCONNU.

Mais je ne vois pas cela.

THOMAS.

Vous jugez bien, mon bon monsieur; et je ne fais pas l'ignorant, quand je dis que je n'ai pas d'âme. Celui qui est morveux se mouche; ainsi, Pierre, si tu as une âme, garde-là pour toi. Mais moi, je ne vois pas la mienne; car enfin si on ne voit pas ses défauts, on voit ses bonnes qualités; et.... et tenez, je le répète, je vends mon âme à qui veut l'acheter.

L'INCONNU.

Vous vendez votre âme?

THOMAS.

Oui; et si vous en êtes curieux, je vous en ferai bon compte. Qui plus est, nous en boirons l'argent ensemble.

L'INCONNU.

Allons ! quand ce ne serait qu'une plaisanterie, je vous en donne trois écus....

THOMAS.

Trois écus ! c'est fait.

PIERRE.

Mais, Thomas.....

THOMAS.

Paix là ! et vous, cabaretier, apportez du vin.

Pierre eut beau représenter ; Thomas demeura inébranlable. On but les trois écus en compagnie ; ce qui dura jusqu'au soir. Alors chacun voulut se retirer.

« Un moment, dit l'inconnu. Il est juste que chacun prenne son bien où il le trouve, et celui qui paye a le droit d'emporter ce qu'il achète. »

En même temps il changea de forme ; et les deux ivrognes virent devant eux le diable en propre personne.... Satan, saisissant de sa griffe l'imprudent Thomas, lui tordit le cou, et l'enleva dans les airs pour le porter dans les marmites infernales.

Heureusement Pierre savait trois mots magiques, d'une puissance sans bornes contre le diable. Il les prononça bien vite, en faisant un grand signe de croix ; et Satan fut obligé de lâcher prise. Thomas à demi-mort fut exorcisé ; un habile homme força le diable à renoncer aux droits qu'il avait sur son âme. L'ivrogne revint enfin à la vie et fit pénitence ; mais il porta toujours depuis la tête et le cou de travers.

LE MAGICIEN BOBINOT.

Sous le règne de Childéric, quatrième roi des Francs, vivait dans le château d'Alboflède, une jeune beauté nommée Odélie, d'une vertu rare, et d'une noble lignée. Elle allait avoir seize ans. Son père, le grand druide Ulric, l'élevait avec soin, et destinait sa main au jeune Sigisbert, le premier et le plus fameux entre tous les guerriers de la cour de France. C'était le temps des tournois et de la chevalerie errante. Odélie était promise, mais elle ne pouvait appartenir au brave Sigisbert, qu'après qu'il aurait rempli toutes les Gaules du bruit de son nom. Aussi parcourait-il avec ardeur les diverses cours ouvertes aux chevaliers. Il avait brillé partout. Vingt héros

vaincus par lui avaient apporté leur épée aux pieds de sa dame, et sa vue leur causait tant de charme qu'ils bénissaient le destin de la leur avoir procurée.

Tandis que Sigisbert travaillait ainsi à mériter l'estime d'Ulric et l'amour d'Odélie, Childéric vint à Alboflède. Rien n'était plus aimable que la figure de Childéric; rien de plus prompt à s'enflammer que son cœur; rien de moins durable que son amour. Il voyait aujourd'hui une jeune beauté; il oubliait aussitôt ses amours de la veille; il tentait une nouvelle conquête; il cherchait à plaire, et il ne plaisait que trop souvent. En un mot, il était la terreur des maris et des pères.

Il vit Odélie, fut épris de ses attraits, lui avoua son amour naissant, et demanda du retour. Mais Odélie n'était point coquette, comme les

dames l'étaient déjà assez généralement en France. Elle répondit au roi que son cœur était engagé, sa main promise, et sa foi donnée. Childéric n'osa pas ce jour-là insister trop fort, se retira, comptant bien être plus heureux le lendemain ; car enfin il était roi de France, et on ne dédaigne guère un amant couronné.

Il revint à la charge le jour suivant ; et cette seconde visite, si extraordinaire et si précipitée, fit deviner au vieil Ulric le motif de l'honneur que lui faisait le roi. C'est pourquoi, il ne quitta point sa fille, et Childéric ne put lui dire que quelques mots, à la dérobée, dont il n'obtint aucune réponse. Il se retira, le soir, d'assez mauvaise humeur ; et le lendemain, un de ses pages apporta à Odélie le billet suivant :

« J'ai oublié que j'étais roi, belle » Odélie, pour vous aimer et vous » plaire. Vous ne répondez à mes feux

» que par les plus cruels dédains. Dites-
» moi, je vous prie, la cause de cette
» indifférence, que je n'ai encore trou-
» vée qu'en vous. Que faut-il faire
» pour l'emporter sur l'heureux mor-
» tel qu'on vous destine... Comman-
» dez ; le roi des Francs s'empressera
» de vous obéir. Autrement, sou-
» venez-vous que je suis plus puissant
» que mon rival, et qu'il n'aura pas
» le pouvoir de vous ravir à

» CHILDÉRIC. »

Odélie désolée en lisant la fin de cette lettre, hésita d'abord sur le parti qu'elle avait à prendre. Puis elle se décida à répondre au roi, et lui écrivit ces mots :

« Qu'ai-je pu faire, prince, pour
» allumer votre amour, tandis que
» mille beautés, pleines d'attraits in-
» vincibles, ne recherchent que le
» bonheur de vous plaire? Tentez une

» victoire plus facile, oubliez un cœur
» qui ne veut que vous estimer; ou
» sachez que je saurai me soustraire
» à la violence. Entre l'infamie et la
» mort vous ne verrez point balancer.

» ODÉLIE. »

Le page porta cette réponse au roi. Il en frémit, sans pourtant perdre encore tout espoir. Un instant après il monta à cheval, courut au château d'Alboflède, se jeta aux pieds d'Odélie, lui demanda pardon, et lui dit : « Je vous ai offensée, Odélie; je viens
» réparer mes torts : ce n'est plus à
» titre d'amant; c'est à titre d'époux,
» que je demande votre cœur et vo-
» tre main. Parlez, dans une heure,
» vous êtes reine. — Prince, répon-
» dit Odélie, si mon cœur était vide,
» vous pourriez le remplir; mais un
» autre l'occupe et y règnera jusqu'à
» la mort.... — Je me retire donc, re-

» prit Childéric, en cachant son dépit,
» mais un sujet téméraire ne l'em-
» portera pas sur son prince. »

Il sortit en disant ces mots, et laissa Odélie dans une agitation cruelle. Elle passa quelques jours dans la crainte et la retraite, soupirant après le retour du tendre Sigisbert.

Un soir qu'elle se promenait seule dans le jardin du château, une troupe de gens armés sortit brusquement du fond d'une grotte de verdure, et lui mettant un mouchoir sur la bouche, pour empêcher ses cris, les agens du roi l'emportèrent à la cour. On la fit entrer dans une salle retirée du palais; là, Childéric vint s'offrir à ses regards; il s'excusa de sa violence, sur l'ardeur de son amour, et lui promit qu'elle serait traitée avec respect, jusqu'à ce qu'elle eût pris une résolution favorable aux vœux du souverain des Francs. Elle ne répondit rien, et Chil-

déric se retira, toujours brûlé d'un amour que l'espoir ne nourrissait point.

Le soir même de cet enlèvement, Sigisbert arriva au château d'Alboflède. On le conduisit au grand druide qui l'embrassa et le nomma son fils. « Brave chevalier, lui dit le sage Ul-
» ric, ton front est chargé des palmes
» de la gloire; il est temps d'en allé-
» ger le poids par les douceurs de
» l'amour. Tu es digne d'Odélie. »

Il ordonna en même temps qu'on fît venir sa fille; mais on eut beau la chercher dans toute l'enceinte du palais, on ne put annoncer à son père que la triste nouvelle de son absence. Sigisbert consterné pâlit... Ulric le rassura : « Je soupçonne l'auteur de cet enlèvement, » s'écria-t-il, et sans perdre le temps en plaintes inutiles, il alla consulter ses dieux qui le confirmèrent dans ses doutes. « Odélie était au pa-

» lais de Childéric, et nulle force hu-
» maine ne pouvait l'en tirer; mais
» son cœur ne trahissait point son
» amour pour Sigisbert. »

Le jeune amant fut rassuré par les dernières paroles de l'oracle; pendant que le druide frémissait de ces mots : « Nulle force humaine ne pourra l'en » tirer..... »

Enfin Sigisbert ouvrit la bouche : « Mon père, dit-il au vieillard, je » connais un homme puissant, qui » nous rendra, je l'espère, à vous, une » fille chérie, à moi, une épouse ado- » rée. — Quel est ce dieu tutélaire? » demanda le druide. — Il possède » tous les secrets de la magie, répon- » dit Sigisbert, rien n'échappe à ses » regards clairvoyans. Les secrets im- » pénétrables de l'avenir se dévelop- » pent à ses yeux, et les projets des » humains, aussi-bien que leurs ef- » forts s'anéantissent devant lui. La

» force de son art magique ne connaît
» d'obstacle que les arrêts du destin.
» — Courez le trouver, mon fils, s'é-
» cria Ulric, amenez-le moi ; promet-
» tez lui la moitié de mes richesses,
» s'il peut me rendre ma fille. »

Sigisbert sauta sur son coursier, et arriva en deux jours à la forêt de Sourdain, où vivait, dans une caverne embellie par les plus habiles démons, le magicien *Bobinot*.

Il était occupé à préparer un charme, quand Sigisbert parut devant lui. Il le reconnut aussitôt, pour l'avoir logé une nuit dans sa demeure souterraine : « Sois le bien venu, jeune
» homme, dit le magicien, en dé-
» tournant la barbe qui ombrageait
» sa bouche ; aurais-tu besoin de mon
» secours ? — Si l'injustice vous ré-
» volte, répondit le chevalier, vous
» tirerez des mains du cruel Childéric
» la jeune épouse qui m'est promi

» se..... — Tu sais que j'aime à servir
» les amans et les dames; mais toute
» peine mérite son salaire, et..... —
» Soyez tranquille, Ulric saura vous
» témoigner sa reconnaissance, et j'y
» joindrai les preuves de la mienne.
» —En ce cas, hâtons-nous de partir.»

Aussitôt le magicien monta sur un petit cheval barbe, que le diable laissait à ses ordres, et le lendemain, à la chute du jour, Ulric vit entrer dans la première cour de son château l'amant et le libérateur de sa fille. Il courut au-devant d'eux, les reçut avec une joie inexprimable, et fit servir le souper. Après qu'on eut mangé, le magicien Bobinot annonça qu'il voulait agir promptement, et qu'il se rendait de suite au palais du roi des Francs.

Il pénétra, sous une forme invisible, et se plaça dans un coin de l'aptement où gémissait Odélie, pour examiner l'état des choses. Childéric

était aux pieds de l'amante de Sigisbert, et lui parlait encore de son amour avec un feu et des transports capables d'échauffer le marbre.

« Malpeste! dit le magicien Bobi-
» not, quel diable d'homme! si c'est
» comme cela qu'il aime, bien fin
» sera, qui lui fera entendre raison
» par des moyens naturels. »

Sur cette pensée, il jeta les yeux sur la fille d'Ulric. Son abattement et sa pâleur n'avaient point diminué sa beauté; et les attraits puissans qui soumettaient le fier Childéric, ne frappèrent pas impunément les yeux du magicien. Tout vieux qu'il était, il s'échauffa en son harnois et sentit dans ses entrailles les étincelles brûlantes d'un amour qui allait devenir terrible.

Loin de songer à secourir Sigisbert, à délivrer Odélie, à punir Childéric, Bobinot songea qu'il était amou-

reux.... « Je mourrai, se dit-il, ou » je posséderai cette jeune vierge. »

Après avoir bien combiné son plan, il sortit sans être vu, et fit demander le roi Childéric *à qui il voulait rendre un service important.*

Childéric répondit au messager qu'il ne désirait rien que le cœur d'Odélie, et que l'étranger pouvait se retirer. — Dites au roi que rien ne m'est impossible, reprit le magicien, et qu'il ne se repentira point de m'avoir vu.

Le roi étonné ordonna qu'on introduisît le mystérieux étranger dans la salle des armes, et vint le trouver aussitôt. « Que me veux-tu, lui dit-il? » — Je suis le magicien Bobinot; j'ai » su votre amour; vos efforts seront » vains auprès de la vertueuse Odélie; » et je viens vous offrir mes secours » pour gagner son cœur. »

Childéric, comblé de joie, embras-

sa le vieil ami du diable, et lui promit de payer royalement ses services. « Laissez-moi donc faire, répliqua » Bobinot, je vous promets une pleine » victoire. »

Il expliqua alors au roi ses projets et ses moyens. Le roi approuva tout; et le magicien agit comme on va le voir. Il alla trouver Odélie, lui conseilla de feindre un peu d'amour pour Childéric et lui promit de la tirer de sa puissance avant la nuit. Après cela, il retourna au château d'Alboflède, ordonna à Ulric de tout disposer pour l'hymen de sa fille et recommanda à Sigisbert de se préparer à lui donner la main. « Je vous ramènerai votre » épouse, lui dit-il; et le roi croira » la posséder encore. J'ai fait un fan- » tôme qui lui ressemble. Childéric » s'abandonnera à son amour; et dans » trois jours, s'il en est las, je le lui » ôterai. » (Bobinot avait promis pa-

reillement au roi de lui laisser, pendant trois jours, la jouissance d'Odélie, et de mettre à sa place, durant ce temps, une ombre trompeuse dans le lit de Sigisbert.)

En conséquence, il se mit en devoir de tenir ses promesses. Il alla prendre, dans les cuisines de Childéric, une laveuse d'écuelles qu'il revêtit de la ressemblance d'Odélie et la laissa à sa place dans le palais du roi des Francs. En même temps, il enleva la fille d'Ulric et la conduisit au château de son père. Le mariage se célébra dans l'ombre du mystère; la nuit vint, et les époux se retirèrent dans leur appartement.

Ce fut alors que Bobinot acheva son charme. Il mit une levrette dans le lit de Sigisbert, qui crut serrer dans ses bras sa chère Odélie. Ensuite il enleva la jeune épouse, lui fascina les yeu la transporta dans une grotte, qu elle

prit pour la chambre nuptiale ; et parut à ses regards sous les traits de son époux.

De cette façon, Childéric et Sigisbert firent pendant trois jours de grands frais de tendresse, l'un pour une cuisinière, l'autre pour une levrette, le tout en l'honneur de la belle Odélie, que le magicien possédait paisiblement. Au bout de ce temps, il fit disparaître les fantômes imposteurs, réunit les deux époux qui ne se doutèrent de rien, et s'en retourna comblé des présens et des bénédictions de Childéric, de Sigisbert, d'Odélie et d'Ulric, bénédictions qu'il ne méritait sûrement pas.

La plus heureuse dans tout cela, fut la petite laveuse d'écuelles, comme le plus heureux fut l'adroit Bobinot. Quant au cas de Sigisbert, bien des époux s'y sont trouvés ; mais sans que la magie y ait eu la plus petite part.

LA CULOTTE MALÉFICIÉE.

Un comédien flamand venait de perdre son grand-père qu'il n'avait jamais vu. Le bon homme avait fait son testament, avant de mourir; et croyant épargner à son petit-fils les frais d'une garde-robe de père, il lui avait laissé toutes ses nippes.

Le comédien, surpris de ne recevoir que ce legs, se mit à pester contre son défunt grand-père, et vendit tout le paquet, à l'exception d'une culotte de panne rouge, dont il avait actuellement besoin pour jouer les caricatures.

Il s'en servit le soir même, et ne rentra dans sa chambre que fort tard. Il se hâta de se mettre au lit, et jeta la culotte de panne sur une chaise.

Dès que sa lumière fut éteinte, il entendit un léger bruit, et vit collé sur sa porte, qui était bien fermée, un vieillard coiffé d'une toque de nuit, vêtu d'une longue robe de chambre à fleurs jaunes, et tenant en main une bougie allumée, mais qui n'éclairait que faiblement la chambre.

Il reconnut son grand-père, en comparant sa figure avec le souvenir de son portrait, qu'il avait vu dans son enfance. Le vieillard, après avoir long-temps considéré son indigne petit-fils, traversa la chambre, en jetant des regards pleins du plus tendre intérêt sur la culotte de panne rouge, et s'évanouit dans la muraille opposée à la porte; le tout à la grande et effroyable surprise du comédien.

Dès que le papa eut disparu, la culotte de panne rouge se mit à danser

par la chambre, fouettant les rideaux, battant les murs, cassant les vîtres et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage.

« Bienheureux saint Genest ! s'é-
» cria le comédien, quel vacarme est-
» ce là ?...» Aussitôt la culotte courut à lui et le souffletta rudement. Il baissa bien vite la tête, et l'enfonça sous la couverture. Mais le bruit s'augmentait tellement de minute en minute, qu'il n'y avait pàs à y tenir. Le comédien épouvanté se leva, non pour battre le briquet et faire face à l'orage ; mais pour gagner la porte ; ce qu'il ne fit qu'à grande peine, et chargé de horions.

Il descendit un étage de la maison où il demeurait, et alla conter à un camarade sa lamentable aventure. Celui-ci, qui était expert en fait de merveilles, trouva la chose fort grave et envoya chercher un prêtre.

Quand le prêtre fut arrivé avec l'eau bénite et le livre des prières, les deux comédiens montèrent avec lui à la chambre endiablée. Le fracas allait toujours son train, et tout était en désordre.

Le prêtre commença par jeter de l'eau bénite dans la chambre pour forcer la culotte de panne rouge à se tenir en repos; mais comme elle ne s'effrayait point des aspersions qu'on lui faisait. « Voilà qui est singulier ! » dit le prêtre.... jeune homme, dites » un *de Profondis* pour l'âme de votre » grand-père. »

Les trois champions se mirent en prières; et ayant probablement apaisé le papa par ce pieux moyen, la culotte s'alla planter doucement sur la tête du comédien son maître, où elle resta pendant trois heures, sans que rien pût l'en arracher.

Au bout de ce temps, elle tomba

d'elle-même ; et comme, en la vendant, le comédien eût craint de la voir revenir, il se hâta de la brûler ; et ne vit plus rien depuis.

ODOARD DE MONTALTE.

Deux jeunes seigneurs français de la cour de Henri II, après avoir été rivaux de gloire, devinrent aussi rivaux d'amour. Mœlina de Berglas, vive comme les nymphes des campagnes, belle comme la déesse des amours, de l'extérieur le plus aimable, était l'unique objet de tous leurs vœux et de toute leur tendresse. Roger, fier, riche et bien fait, était le plus aimé; Odoard brave, mais peu fortuné et d'une physionomie plutôt noble que belle, était le plus estimable.

Aussi le comte de Berglas, gentilhomme de la vieille roche, préférait-il Odoard, et lui destinait secrètement sa fille. Mœlina ne pensait pas comme son père; et sans chercher le vrai mé-

rite, sans s'attacher à d'autres attraits qu'à ceux de la figure, comme font presque toutes les femmes, Mœlina n'aimait que Roger.

L'espoir de jouir avec lui d'une brillante fortune, de paraître avec éclat auprès d'un époux opulent, d'habiter un grand château, de posséder de vastes domaines, aussi-bien que la gloire d'avoir soumis à ses charmes l'un des plus beaux seigneurs de la France, tous ces mouvemens secrets de l'ambition et de l'orgueil faisaient accueillir favorablement les soupirs de Roger et fermaient le cœur de la la jeune fille au mérite du modeste Odoard.

Cependant l'accueil que faisait à celui-ci le comte de Berglas, ne permettait pas à Mœlina de lui témoigner ses dédains, et le jeune amant ne désespérait pas de se voir aimé,

Dans ces conjonctures, Berglas,

craignant que sa fille ne fît un choix, qu'il était déjà trop tard de prévenir, lui annonça ses projets sur Odoard. L'autorité paternelle et le caractère inflexible de Berglas ôtaient à sa fille toute idée de réplique. Elle se tut, et son respectueux silence laissa croire que son cœur se soumettait sans regrets. « Aimez Odoard, chérissez-le, » ma fille, et regardez-le d'avance » comme votre époux ! dit Berglas en » quittant Mœlina. »

Quelques jours après, Odoard, sûr des bonnes grâces du père, et n'osant douter de l'estime de sa fille, se présenta devant le comte de Berglas, et lui parla en ces termes :

« J'ose peut-être trop, seigneur, » en recherchant une alliance que la » fortune semble m'interdire. Cependant la noblesse de votre âme, vo» tre amour pour la vertu et la géné» reuse estime que vous m'avez tou-

» jours témoignée, raniment un peu
» mon espoir. C'est cette estime, sei-
» gneur, qui me fait croire que je ne
» vous offense point, en sollicitant
» l'honneur de devenir votre fils. »

Berglas lui répondit avec bonté que la fortune devait se taire devant le mérite, et qu'il ne serait jamais plus heureux que quand il le verrait à l'autel avec sa fille. Ces paroles transportèrent le sensible Odoard. Il courut annoncer son bonheur à Mœlina qui le reçut avec la plus grande froideur. Il attribua son maintien embarrassé à la modestie, et se retira le plus heureux des hommes.

Roger fut bientôt instruit de ces dispositions; il en devint furieux. « Quoi donc! s'écria-t-il, un misérable l'emportera sur moi!... »

Aussitôt il se rendit au château de Berglas : « Serait-il vrai, belle Mœ-
» lina, que je vais vous perdre? —

» Hélas ! répondit-elle, il n'y a plus
» d'espoir. Mon père a parlé... — Et
» vous aurez la barbarie de lui obéir?
» — Que puis-je faire ? Ses ordres
» sont absolus. — Absolus ! dites-
» vous ?.. ah ! je le vois trop, vous
» ne m'aimiez point, perfide ! — Moi,
» ne point vous aimer ! puisse le ciel
» m'anéantir à vos yeux, si quelque
» autre vous est préféré dans mon
» cœur. — Eh bien !... Odoard mour-
» ra !..—Grand Dieu ! oseriez-vous?...
» — Oui, il mourra, ou je mourrai
» moi-même, s'il me faut renoncer à
» votre amour. — Imprudent, vou-
» driez-vous me perdre ?... Si vous
» l'ôtiez du monde, pensez-vous que
» mon père laissât impuni un crime
» que l'amour de sa fille aurait causé ?
» Non, une captivité éternelle serait
» désormais mon partage.... Tentez
» plutôt de fléchir mon père. Mais je
» crains bien que rien ne puisse chan-
» ger ses résolutions. »

Roger perdit ses efforts. Il eut beau représenter l'étendue de sa fortune, et toutes les qualités qu'il tenait de ses ancêtres, Berglas inébranlable lui interdit l'entrée de son château. Le fier chevalier sortit la rage et l'amour dans le cœur, en proie aux plus sombres projets, et jurant de perdre la vie avec l'espérance.

Il écrivit à Mœlina la lettre la plus passionnée, lui demanda un serment d'éternel amour, et lui promit de la rendre heureuse, si elle lui jurait de le chérir constamment.

Mœlina ne comprit pas quels étaient les projets et les moyens de Roger; mais, infidèle à son devoir, à la veille de suivre un époux, elle envoya ce billet à son amant :

« Je vous l'ai juré, et vous le jure » encore : je vous aimerai toujours. » Si le ciel exauce mes vœux, il ré- » compensera vos efforts et votre ten-

» dresse, de la main qui vous est si
» chère.

» MOELINA. »

Cependant on disposait tout pour le mariage ; et, trois jours après sa coupable imprudence, Mœlina épousa le brave Odoard. Elle l'eût aimé d'une tendresse éternelle, si son cœur eût été pur. Elle le souffrit d'abord avec indifférence ; bientôt il lui devint insupportable ; au bout d'un an, il lui parut odieux. Ce fut alors que le vieux comte de Berglas mourut, laissant tous ses biens à sa fille. Mœlina versa sur sa tombe les larmes du devoir.

Cette perte déchira le cœur du sensible Odoard ; il pleura amèrement celui qui l'avait aimé en père, et passa plusieurs mois dans la retraite et le deuil.

Roger profita de cette circonstance

pour se rapprocher de Mœlina, avec qui il avait entretenu une correspondance criminelle. Il s'introduisit un soir dans le château de Berglas, pénétra jusqu'à l'appartement de l'épouse d'Odoard et se présenta à ses regards. Mœlina lui fit quelques reproches, mais sans lui témoigner aucune indignation : « Je viens vous délivrer, lui » dit Roger.... — Eh ! que pouvez-» vous, seul ici ? — L'amour me se-» conde ; rien n'arrêtera mes projets. » — Amour bien malheureux ! — Ce » n'est plus le temps de la plainte. » Les malheurs sont à leur terme : » Odoard va périr de ma main. Assez » et trop long-temps, il a fait couler » vos larmes. Je vous aime plus que » jamais ; je sens que je ne puis ces-» ser de vous aimer. Vous m'avez pro-» mis de répondre à la flamme qui » me brûle ; je le porte sur mon cœur » ce serment sacré de votre amour ;

» et je viens en demander la preuve.
» — Que dites-vous ? — Que vous
» n'êtes point l'épouse d'Odoard, que
» la raison brise des nœuds formés par
» la violence et l'injustice, que votre
» cœur me donnait votre main, que
» vous êtes à moi enfin, et que je n'a-
» bandonne plus la plus chérie des
» amantes.... »

En disant ces mots, Roger cueillait d'adultères baisers sur la bouche de Mœlina. Il devint bientôt plus hardi ; et n'éprouvant que de faibles obstacles, il commit avec elle le plus révoltant de tous les crimes.

« Maintenant, dit Roger, malheur
» à qui tentera de me disputer ta pos-
» session !... »

Un léger bruit se fait entendre : Odoard paraît, un flambeau à la main : « *Défends ta vie*, » lui crie l'infâme Roger, en lui enfonçant un poi-

gnard dans le cœur.... Odoard tombe, pousse un soupir, prononce d'une voix éteinte le nom de sa criminelle épouse, et meurt baigné dans son sang. « Du moins tu ne m'ôteras plus » le bonheur, dit encore l'adultère à » sa victime expirante, et je jouirai » librement de mes amours. Suivez-» moi, Mœlina; quittons des lieux » où vous avez gémi dans les fers. » Le bonheur vous attend près de » moi. »

Elle ne frémit point à cet horrible discours. « Je te suivrai au bout de la » terre, lui dit-elle, et ma tendresse » ne se démentira point. »

Mœlina prit ses bijoux et ce qu'elle avait de précieux; puis, incapable de remords, elle quitta le château de son père et se rendit dans les domaines de Roger. Bientôt elle devint son épouse. La main d'un homme bénit cette union hideuse, que le ciel pros-

crivait, quela nature indignée rejetait avec horreur.

Le jour de l'hymen, sinistre et sombre comme l'âme des époux, se passa loin du bonheur qu'ils attendaient. Quand la nuit vint, le ciel se chargea de nuages, les tempêtes s'amoncelèrent, les arbres des forêts abandonnèrent aux vents leur cîme bruyante, le fracas de l'orage sema l'effroi et la consternation. Les deux époux se mirent au lit pour consommer un mariage profané d'avance par le crime.

Alors, un horrible éclat de tonnerre ébranla les voûtes de l'air. La chambre nuptiale s'éclaira d'une lueur rougeâtre, un spectre effrayant s'éleva entre les deux époux..... C'était Odoard... « Tremblez, monstres,... » s'écria-t-il d'une voix terrible.

L'obscurité la plus profonde succéda à l'éclat passager qui entourait le

fantôme. Mœlina tremblante, chercha à se jeter entre les bras de Roger. L'homicide, de son côté, se rapprocha de sa complice ; mais tous deux n'embrassèrent que le spectre qui les serra tous deux de ses mains décharnées durant la nuit toute entière.

Il s'évanouit avant le jour ; et les deux époux ne trouvèrent dans le lit nuptial que l'effroi, les remords et les traces du sang d'Odoard.

Leurs tourmens et l'apparition du spectre durèrent trois mois. Tous les matins, leurs corps ensanglantés demandaient du repos, et le cri de leur conscience chassait le sommeil de leurs paupières.

Rien ne put apaiser le spectre. Les prières, les conjurations, les ordres des plus saints personnages furent sans succès. Partout où se réfugiaient les coupables, ils étaient suivis de leur

victime ; et la vengeance était encore au-dessous du forfait.

Enfin, le dernier jour du troisième mois, on trouva Roger et Mœlina morts dans leur lit et baignés dans le sang. Leurs corps furent brûlés, et la pitié ne versa point de larmes sur leurs cendres abhorrées.

.....

LE LOUP-GAROU.

Il y avait au quinzième siècle, dans un bourg du Poitou, un vieux coquin, qui, depuis trente ans, entretenait commerce avec le diable, et courait les rues tous les neuf jours, depuis onze heures du soir jusqu'à minuit, sous la forme d'un loup-garou. On le savait dans le pays ; et on se gardait bien de mettre alors le nez à la fenêtre, par la raison qu'on n'aime pas à avoir le cou tordu. On racontait d'ailleurs sur le sorcier des choses terribles : il entrait dans les maisons, si bien fermées qu'elles fussent, quand il ne s'y trouvait pas quelque chose de béni, et il y faisait mille tours de laquais. Là, il avait donné un clistère laxatif à une pauvre veuve qui n'en avait pas besoin ; ici, il faisait avaler

des médecines à des gens bien portans; ailleurs, il donnait des philtres; il nouait l'aiguillette ; il ôtait la paix des ménages, en empêchant les époux de s'approcher ; en un mot, le mécontentement devint si général dans le bourg, qu'on fit une requête aux juges du canton.

On ne désignait pas précisément l'homme : on n'avait que des soupçons ; et comme les soupçons ne sont pas tout-à-fait des preuves, les juges ayant lu la plainte, envoyèrent sur les lieux un jeune clerc muni de pleins pouvoirs contre Satan. Il se rendit promptement au bourg infesté ; et s'aboucha avec le curé qui confirma les dépositions de toute la paroisse.

Il se fit donc apporter l'eau bénite et le livre des conjurations ; il prononça à haute voix une oraison toute-puissante qui forçait le diable à comparaître : le diable comparut.

» Je te conjure, dit l'exorciste, de » me nommer l'infâme qui tourmen- » te, tous les neuf jours, les chrétiens » de cette paroisse? — Tu n'as pas le » droit de me demander cela, répon- » dit le diable, et je n'ai que le pou- » voir de te l'indiquer. C'est l'homme » aux dix pistoles; il a des enfans, et » n'en a point; il est marié, et ne l'est » pas; il a soixante ans, et n'en a » que trente; il courra les rues ven- » dredi prochain. » En disant ces mots, le diable s'envola.

Le curé de la paroisse, le sacristain, le bedeau, le magister et ceux des paroissiens qui se trouvaient présens, furent on ne peut plus surpris de cette réponse embrouillée. « Je ne sors pas » vendredi, s'écria le sacristain. — » Sonnera l'*angelus* qui voudra, ré- » pliqua le magister. — Monsieur le « curé, vous fermerez les portes de » l'église, ajouta le bedeau. — Paix

» là ! messieurs , paix là ! répondit
» pasteur , vous ferez votre besogne.
» Mais nous voilà aussi avancés au-
» jourd'hui qu'hier. — Pardonnez
» moi , dit l'abbé, j'entrevois là-dé-
» dans bien des choses. N'auriez-vous
» pas dans votre paroisse quelque cé-
» libataire de soixante ans? — Oui ,
» nous en avons un ; et c'est celui-là
» qu'on soupçonne ; mais le diable pré-
» tend qu'il n'a que trente ans, en mê-
» me temps qu'il en a soixante.—C'est
» juste : soixante ans de vie et trente
» ans de commerce avec le démon.
» Pareillement il se peut fort bien qu'il
» ait procréé des enfans illégitimes ?—
» Oui, on en met sept sur son compte.
» —Sept ! c'en est assez pour établir la
» paternité. Mais *il est marié et ne l'est*
» *pas*.. . à moins qu'il n'ait épou
» quelque diablesse. . . . . Commen
» nommez-vous votre sexagénaire ?
» — Jacques Chaudron. — Chaudron ?

» Allons, conduisez-moi chez lui. »

Les assistans stupéfaits avaient bien la force de répondre à l'exorciste; mais aucun d'eux n'osa l'accompagner chez Jacques Chaudron : de sorte que le curé fut obligé d'y aller avec le jeune clerc.

» Bonjour, papa, lui dit l'abbé; je » voudrais vous proposer un petit » marché.—Qu'est-ce?—J'ai un bon » cheval à vendre : voyez s'il vous con- » vient. — Mais... pas trop; je ne l'a- » chèterais que pour le vendre. En vou- » lez-vous *dix pistoles?*...— Dix pis- » toles?... Allons, donnez-les-moi, » et adieu. »

Le clerc sortit avec les dix pistoles; et, sitôt qu'il fut dans la rue, il les tira de sa poche pour les examiner. Elles étaient retournées à la bourse de leur maître..... « Je tiens l'homme aux » dix pistoles, s'écria l'abbé tout » joyeux. Le diable n'en fait pas d'au-

» tres, et c'est comme cela qu'il en-
» richit ses gens ; j'en saurai bientôt
» plus long. »

L'abbé se décida à épier le sorcier, le premier jour qu'il courrait le loup-garou. Le soir du vendredi étant venu, il le guetta, le reconnut, le suivit et vit avec effroi toutes les malices qu'il faisait aux pauvres gens de l'endroit, cassant les vitres de l'un, les assiettes de l'autre ; jetant à celui-ci un chat noir par la cheminée, à celui-là un crapaud par un trou du plancher, etc.

Quand l'horloge sonna minuit, le loup-garou prit sa course et sortit du bourg avec tant de rapidité que le clerc avait bien de la peine à le suivre. Enfin il s'arrêta auprès d'un gros arbre, où arrivaient de toutes parts des loups-garoux de l'un et l'autre sexe. Après quelques caresses préliminaires, ils reprirent tous la forme humaine, et le plus vieux de la troupe ayant fait

un cercle sur la terre, le diable se montra sous la figure d'un ours. On l'adora, on dansa autour de lui ; après quoi chacun se disposa à se divertir séparément avec sa chacune.

Mais l'exorciste frissonnant, ordonna au diable de rentrer dans l'abîme ; ce qu'il fit en hurlant. Puis, pour ne pas perdre ses peines, l'intrépide abbé saisit par l'oreille le loup-garou Jacques Chaudron, qu'il ne perdait pas de vue. Le sorcier se débattit si violemment, qu'il laissa son oreille dans la main ennemie ; et on le trouva le lendemain dans son lit, dépourvu de l'oreille droite. On l'arrêta donc : on lui fit son procès ; on le condamna à mort ; on le conduisit au bûcher. Mais, au moment qu'on se réjouissait d'avance de le voir griller comme un mécréant, le diable vint à son aide et l'emporta, sans que personne l'ait vu depuis.

LE CHANOINE DE BAYEUX.

Quand le jour de Pâques approchait, c'était jadis un usage antique et respecté, pour les chanoines de Bayeux, d'envoyer un de leurs frères à Rome, pour y chanter l'épître à la messe du pape. Le saint père, ayant sans doute remarqué que cette espèce de pèlerinage d'un chanoine étranger apportait des bénédictions dans ses états, résolut de le maintenir à perpétuité, et fit une obligation d'un usage qu'on observait de bon gré.

Dès lors, considéré comme un devoir, ce voyage devint à charge ; et chaque chanoine fit valoir ses droits pour s'en exempter. Cependant la bulle du pape était formelle ; et il fallait s'y conformer : mais tous les ans,

il y avait à ce sujet des querelles et des plaintes, bien qu'on dédommageât l'envoyé de tous les frais de route. De sorte qu'après vingt ans d'hésitation, on tint conseil et on décida que le sort nommerait à l'avenir le pèlerin. On en fit l'essai sur-le-champ, et le plus jeune de la compagnie fut obligé cette année-là de remplir une mission qui n'avait pas pour lui le moindre attrait. Il partit cependant, chanta l'épître, et revint d'assez mauvaise humeur.

Le sort tomba, l'année suivante, sur le chanoine Hippolyte, homme de poids dans son métier, habile à se tirer d'un mauvais pas et se servant du diable, comme de sa mule, pour faire ses courses et ses voyages.

Il avait appris l'art d'évoquer les démons d'un fameux nécromancien allemand, à qui Belzébuth lui-même n'aurait osé résister; tellement qu'on

le disait égal en pouvoir à Luther et au grand Agrippa, parce qu'il obligeait le maître des sabbats, en personne, à lui tenir la chandelle pendant qu'il écrivait, et la cuvette lorsqu'il se lavait la barbe.

On prétendait alors que l'élève serait bientôt plus redoutable que son maître, pour les habitans cornus de l'enfer; mais on le disait tout bas; car on craint, avec juste raison, de se mettre à dos les gens qui ont le diable à leurs ordres et les esprits dans leurs manches.

Quand il vit qu'il était destiné à aller chanter l'épître, il ne se mit point en fureur, ne murmura pas même, bien sûr de faire son voyage en moins de deux heures.

Le jour de Pâques arriva; et, comme il ne sortait point depuis neuf jours, on le croyait à Rome déjà sur les marches du lutrin, et se disposant à

s'acquitter de son devoir, lorsqu'il apprit de la propre bouche de sa gouvernante, que le doyen des chanoines donnait à midi un grand repas à tous ses confrères, pour célébrer joyeusement la mort du carême. A midi !.... il avait beau faire diligence, il lui était impossible d'être de retour que pour le dessert, puisque la grande messe de Saint-Pierre de Rome ne devait commencer qu'à onze heures ; et c'était assez désolant....

Après avoir réfléchi quelques minutes, il lui vint tout à coup, comme par inspiration, une idée lumineuse qui pouvait tout arranger et délivrer à jamais les chanoines de sa ville de leur ennuyeuse prérogative. Il était huit heures du matin.

Il prend donc lestement son grimoire, prononce vigoureusement les paroles toutes-puissantes, non sans les accompagner des signes nécessaires

à l'opération, et le diable paraît au milieu d'un éclair qui répand dans la chambre une odeur de soufre et d'huile brûlée. « Prépare-toi, dit Hip-
» polyte au diable qui allait lui servir
» de monture ; nous allons à Rome.
» — Ah! pas si vite, répondit le dia-
» ble ; il faut que je me trouve, à dix
» heures, à la mort d'un célèbre héré-
» tique dont l'âme m'appartient de
» bon droit ; et vous ne voudriez pas
» m'ôter mon bien, à moi qui vous sers?
» — Arrange-toi comme tu voudras ;
» je te donne un quart d'heure pour y
» envoyer un autre à ta place, pendant
» que je mettrai mes chausses ; après
» quoi, si tu n'es pas ici, tu passeras
» par mes mains. »

L'ange des ténèbres ne répliqua rien, et courut avertir un de ses lieutenans de veiller à son butin ; puis il revint trouver le chanoine qui achevait de lier ses jarretières. « Le voyage

» est long, dit-il à Hippolyte, com-
» ment voulez-vous que je vous trans-
» porte? — Peu m'importe! pourvu
» que je sois chez le doyen avant midi.
» — Désirez-vous que nous voyagions
» sous terre?—Non, tu ferais écrouler
» des villes, et je ne veux pas t'enri-
» chir si promptement. — Souhaitez-
» vous que nous allions par eau.? —
» Non, tu dessécherais les mers et les
» rivières, et le poisson manquerait
» pour le carême prochain. — En ce
» cas, nous partirons donc sur le
» vague des airs? — A la bonne
» heure. »

Et il lui sauta sur le dos. Le diable étendit ses grandes ailes, volant cent fois plus vite que le vent. Au milieu de la route, le diable toujours malin, ennuyé peut-être d'être obligé de servir un homme, malgré qu'il en eût, essaya de lui jouer un tour et de jeter son cavalier dans la mer, sur laquelle

ils planaient alors. « Il y a ici du dan-
» ger, s'écria-t-il, signe-toi bien vite !..
» — Va, va, répondit le chanoine,
» qui reconnut la malice, *est bien si-*
» *gné, qui du diable est porté.* »

Il savait heureusement qu'un signe de croix fait fondre le diable comme une boule de neige qu'on mettrait au four, et prévoyait bien que la mort aurait été la suite infaillible de sa chute, si son cheval l'avait planté là.

Le diable gémit de se voir encore attrapé ; et, après quelques petites miévretés de peu d'importance, ils arrivèrent à Rome, et descendirent sans obstacle dans la sacristie de Saint-Pierre, où il n'y avait alors personne.

Le chanoine feuilleta les archives, et trouva bientôt la bulle qui l'obligeait à son voyage ; il la saisit, la déchira en mille pièces et remonta sur sa bête, fort content de son expédition.

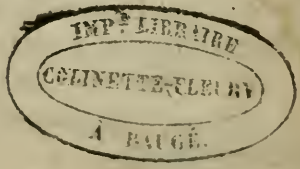
« Tiens, dit-il au diable, quand il » fut rentré dans sa maison, voilà » pour toi. » Et il lui donna une paire de vieilles savates, que celui-ci reçut dans ses griffes, et emporta sans rien dire, pour chauffer le feu de ses chaudières.

Aussitôt le chanoine se rendit chez le doyen, où il trouva bonne société rassemblée. Tout le monde fut surpris de le voir; il rassura ses confrères et leur conta sa prouesse; ce qui leur mit à tous la joie dans l'âme, et les disposa à faire honneur au dîner préparé.

Lorsqu'on vit à Rome que le chanoine de Bayeux ne paraissait point, on fit chanter l'épître par un autre. Mais le lendemain on chercha la bulle, pour agir en conséquence. Elle ne se trouva plus, et le pape d'alors, qui n'était pas celui qui l'avait lâchée, laissa cette affaire, de sorte que, par

l'habileté d'un seul homme, une société entière d'honnêtes chanoines eut le plaisir de pouvoir dorénavant dîner en paix, le jour de Pâques.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



TABLE

DU SECOND VOLUME DES CONTES NOIRS.

pages

Le Sorcier Agrippa. 1
Le Château du Diable. 20
L'Auberge isolée. 32
Saint Pierre et saint Paul. . . . 42
La Biche au Grenier. 51
Le Démon incube. 65
La Botte de Paille. 69
Les Deux Fantômes. 77
Le Criblé qui marche. 87
Les Invisibles de la Montagne Sainte-Geneviève. 96
Le Songeur. 106
La Chaumière abandonnée. . . . 109
La Maison ensorcelée. 116
Les Deux Ivrognes. 127

Le Magicien Bobinot. 132
La Culotte maléficiée. 147
Odoard de Montalte 152
Le Loup-Garou. 165
Le Chanoine de Bayeux. 172

FIN DE LA TABLE.

ON VIENT DE METTRE EN VENTE

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

L'Esquisse de la révolution de l'Amérique espagnole, ou récit de l'origine, des progrès et de l'état actuel de la guerre entre l'Espagne et l'Amérique espagnole, contenant les principaux faits et les divers combats, etc.; trad. de l'anglais. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr. et 6 fr. 25 cent. *franco.*

Les Fausses Apparences, roman trad. de l'anglais; par madame Élisabeth de Bon. 2 vol. in-12, 5 fr. — et 6 fr.

Le Devoir, trad. de l'anglais; par la même. 2 vol. in-12, deuxième édition, 5 fr. — et 6 fr.

Cœlebs, ou le choix d'une épouse, traduit de l'anglais, par M. Huber. 4 vol. in-12, 9 fr. — et 11 fr.

Les Délassemens du Sage, ou Recueil d'anecdotes, d'épigrammes, de bons mots, de chansons, d'historiettes, de contes, etc. 2 vol. in-8°., belle édition, 10 fr. — et 13 fr.

Histoire des contes; par M. Gudin. 2 vol. in-8°., belle édition, 9 fr. — et 11 fr. 50 c.

SOUS PRESSE,

Pour paraître incessamment.

L'Ambassade en Chine, par lord Amherst; trad. de l'anglais; par M. Mac-Carty. 2 vol. in-8°. fig. et cartes, 15 fr. — et 18 fr.

Le Dictionnaire des Étiquettes de la cour de France, ouvrage rempli d'anecdotes les plus piquantes, etc. ; par madame la comtesse de Genlis. 2 vol. in-8°., 12 fr. — et 15 fr.

Le Dictionnaire infernal, ou recherches et anecdotes sur les démons, les esprits, les fantômes, les spectres, les revenans, les sorciers, etc., etc. 2 vol. in-8°. fig. ; par M. Collin de Plancy. Prix : 10 fr. pour les souscripteurs, et 13 fr. pour ceux qui n'auront pas souscrit avant le 25 février. — 3 fr. de plus pour le port.

Les Trois animaux philosophes ; ouvrage singulier. 1 fort vol. in-12, fig. ; 3 fr. 50 c. et 4 fr. 25 cent.

Histoire des révolutions et des guerres de la Grèce et de l'Asie, depuis Cyrus jusqu'aux successeurs d'Alexandre ; par M. de La Grave, 3 ou 4 vol. in-8°. : par souscription 15 fr., et 19 fr. 50 cent. franc de port ; — 5 fr. de plus pour les non-souscripteurs.

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique. 2 vol in-8°., trad. de l'anglais, ornés de cartes.